Littérafrique

Lecture suivie et dirigée

ROMAN

Les frasques d'Ébinto

Amadou Koné

Texte intégral

CamScanner

éditeur

LES FRASQUES D'ÉBINTO

Amadou Koné

(roman)

PREMIÈRE PARTIE

PRÉLUDE À LA VIE

CHAPITRE 1

On était en octobre. Les pluies diluviennes s'étaient arrêtées et la bonne ville de Grand-Bassam retrouvait un aspect plus gai.

Le quartier France, situé entre l'Atlantique et la lagune Ébrié, n'était plus inondé à l'embouchure de ces deux eaux et ses habitants pouvaient dormir tranquilles en attendant la prochaine saison des pluies. Il avait repris son air orgueilleux de prince restauré. Du pont qui enjambait la lagune, on apercevait les vieilles maisons de style colonial aux toits couverts de tuiles et aux fenêtres vitrées, merveilleux vestiges d'une ère à la fois brillante et pénible. Le quartier France, c'était le Bassam d'autrefois, capitale de la Côte-d'Ivoire, wharf très important, ville au commerce florissant et qui connut l'opulence et la célébrité avant d'être éclipsée par les villes nouvelles de Port-Bouët et d'Abidjan.

À défaut d'être capitale, Bassam conservait un air dédaigneux qui caractérisait sa dignité froissée. De l'autre coté de la lagune, comme pour témoigner de la gloire passée, le vieux phare éteint dressait son front audacieux au-dessus des quartiers Impérial et Congo qui formaient la ville africaine avec des cases en briques couvertes de tôles ou des paillottes en bambou. Impérial et Congo n'étaient plus particulièrement sales. On ne voyait ni les flaques d'eau stagnante ni les tas d'ordures pourries au bord des rues mal bitumées. On était en octobre et le soleil, asséchant rapidement les saletés, rendait la ville plus souriante.

CamScanner

La voiture qui m'avait transporté depuis Adiaké s'immobilisa. J'étais arrivé à Bassam. Je mis pied à terre et récupérai ma valise.

La gare routière de Grand-Bassam, située en plein centre de la ville, en était sans doute l'endroit le plus animé. Les chauffeurs, dans leur jargon, se querellaient ou taquinaient quelque vendeuse d'oranges. Les passagers, toujours impatients, se plaignaient dans les taxis en partance pour Abidjan, Aboisso ou Adiaké. C'étaient, pour la plupart, des élèves qui rentraient de chez leur famille pour reprendre les classes. Ils se reconnaissaient à vue d'œil, ces élèves, rien qu'à leur habit coquet et à leur démarche fière. Ils portaient des chemisettes aux couleurs vives, des pantalons souvent bleus et marchaient les mains dans les poches.

J'étais de ces jeunes gens-là, c'est-à-dire que j'étais un élève. Pourtant, ma chemisette était gris pâle et je ne marchais pas les mains dans les poches. Ce n'était pas par souci d'originalité que je me distinguais par mes vêtements et mes manières discrètes. La simplicité était un attribut de mon caractère et peut-être venait-elle de mes origines modestes.

J'étais le premier fils d'un pêcheur du village d'Akounougbé. Après moi, ma mère avait donné une fille et un autre garçonnet à mon père. Quand j'en eus l'âge, on m'inscrivit à l'école française et je me mis à travailler ardemment, peut-être parce que cela m'amusait. Je perdis mn père quelques jours avant de passer mes deux premiers examens scolaires. Cette mort me peina beaucoup mais je passais avec succès le certificat d'études primaires et je fus reçu à l'entrée en sixième, premier du centre d'Adiaké. Malgré notre pauvreté, ma mère décida de me laisser entrer au collège. Moi, j'aurais volontiers accepté d'être un pêcheur et de sillonner la lagune Aby sur ma pirogue, lancer l'épervier pour capturer les sardines, les carpes et les brochets… J'étais donc entré au Collège Moderne de Grand-Bassam. Trois années s'étaient déjà écoulées et je venais faire ma quatrième année, c'est-à-dire la classe de troisième.

Ma valise n'était pas bien lourde. Je la soulevai et me mis à marcher vers la concession de mon tuteur. Des gamins tout nus se vautraient ou s'amusaient dans le sable. Le Maure, assis devant sa petite boutique, prenait son thé habituel. Dans les rues, les passants étaient peu nombreux. La circulation automobile était

CamScanner

peu dense. Bassam vivait dans son calme continuel, bercé par le bruit des vagues qui se brisaient sur la grève. J'arrivai enfin chez M. Dramane, mon tuteur. Sa concession était pauvre. Quelques cases en bambou couvertes de papos entouraient une petite cour sableuse où se dressait un jeune manguier près d'un puits. Les enfants de mon tuteur se ruèrent vers moi pour m'accueillir. Ils m'aimaient bien, ces adorables bambins, toujours sales et toujours gais. Je leur distribuai des goyaves que j'avais cueillies au village. Je saluai les femmes assises devant la cuisine enfumée. Après avoir donné à mes tutrices les nouvelles de chez moi et appris les nouvelles de la ville, ce qui était une formalité, je regagnai ma case qui se trouvait dans la concession voisine de celle de M. Dramane. Celui-ci avait une famille nombreuse et ne disposait pas d'assez de chambres. Il m'en avait donc cherché une chez l'un de ses amis.

Ma case n'avait qu'une pièce unique. Je la balayai soigneusement, mis un drap propre sur ma paillasse posée à même le sol. Après quoi, je sortis mes livres et mes cahiers d'une caisse où je les avais laissés et les disposai sur ma table. Mon tabouret était toujours à sa place. J'avais mis de l'ordre partout. Je fis ma toilette et sortis pour prendre un peu l'air. Le soir tombait et les hommes rentraient du travail. Je retrouvai avec plaisir Moussa et Ousmane, les apprentis mécaniciens, Siaka, l'apprenti chauffeur. Nous habitions tous la même cour et étions des amis.

– Alors, Ébinto, tu as bien pêché pendant ces vacances ? me demanda Moussa en clignant de l'œil.

– Est-ce qu'il sait tenir un épervier ? fit Siaka en guise de réponse.

– Dites donc, protestai-je, qu'est-ce que vous croyez ? Je sais mieux jeter l'épervier que certains pêcheurs de mon village.

– Petit prétentieux ! s'exclama Ousmane. Entre nous, les Blancs vous ont gâtés. Pendant neuf mois vous vous reposez tranquillement et quelquefois vous osez dire que l'école est difficile.

Et tous ces jeunes gens riaient en cœur, me tapotant amicalement sur l'épaule. Cela ne m'amusait pas du tout. Leur obstination à ne pas me croire et à ironiser blessait mon amour-propre. J'étais fait ainsi. Ma trop grande sensibilité faisait que la

CamScanner

moindre chose me blessait. Je me mettais cependant rarement en colère car je savais me dominer. Quand je ne pouvais pas me faire comprendre de quelqu'un, je me taisais et je souriais : un sourire très fier et amer, accompagné d'un soupir.

– Tu es en colère, Ébinto ? me demanda Moussa. Nous sommes si heureux de te revoir…

– Je n'aime pas qu'on se moque de moi.

– Voyons, Ébinto, tu prends tout au sérieux, toi. C'est ce qui n'est pas gai chez toi.

Je voulais rétorquer que c'était mon caractère quand une voix douce me dit :

– Bonsoir, Ébin !

Je tournai la tête. Derrière moi se tenait Monique. Elle était la fille du propriétaire de la concession où j'habitais. Trois ans plus tôt, elle était une fillette de douze ans. Nous avions souvent joué ensemble comme un frère et une sœur. Et à vrai dire, je ne l'avais jamais regardée comme une fille sue l'on puisse désirer. Mais ce jour-là, je découvris Monique dans la splendeur de ses quinze ans. Ses formes arrondies, sa voix devenue comme plus sonore me fascinèrent.

– Bonsoir, Monique, répondis-je à son salut. Mon Dieu, comme tu es belle !

Monique baissa les yeux et moi je ne me rendis pas compte que j'entrais dans le tourbillon qu'est la vie. L'année précédente, je n'aurais pas eu la hardiesse de faire un tel compliment à Monique.

Je me rendis ensuite chez M. Dramane. C'était un brave chauffeur, un vieil ami de ma famille.

– Comment va ta mère ? me demanda-t-il ?

– Très bien, elle vous dit bien des choses.

– Ton frère et ta sœur ?

– Mon frère va bien. Ma sœur était un peu malade mais elle se rétablit rapidement.

– Alors, quelles sont les nouvelles ?

– Euh ! On était en vacances et comme c'est demain la rentrée, je suis venu pour reprendre le travail.

– « Anitché » (merci), me dit-il. Ici aussi rien de mal. Depuis ton départ, on est là à se débrouiller un peu. Mais ça marche

CamScanner

jamais bien. Ma voiture est vieille et il faut qu'elle passe chaque semaine au garage. Ah ! mon petit Ébinto, la vie est bien difficile.

M. Dramane parlait. Je l'écoutais et je me disais que ma vie serait ce que je voudrais qu'elle soit. J'aimais rêver et la réalité n'avait pas une grande importance pour moi car je ne pensais pouvoir un jour transformer ce qui était en ce qui n'avait jamais été.

Mon tuteur continuait cependant à disserter.

– C'est comme ça que l'autre jour je me suis fait prendre deux mille francs pour rien. J'avais prêté ma teinture d'iode et mon sparadrap à un de mes amis. Et sans les récupérer, je suis parti en voyage avec des passagers. Le malheur a voulu que je crève un pneu en cours de route. Bon, je le changeais quand des gendarmes motorisés sont arrivés. Ils m'ont reproché que mes pneus étaient trop usés et ils ont demandé à voir ma boîte à pharmacie. Hélas ! il manquait le sparadrap et la teinture d'iode. Alors, deux mille francs tout ronds. Alors, il y a les mécaniciens, il y a les gendarmes et les policiers et puis il n'y a pas assez de voyageurs. Même quelquefois certains refusent de monter dans mon tacot parce qu'il est « trop vieux et sale ». Comment vivre dans cette situation ?

« C'est comme je te dis, hein. La vie est de plus en plus dure. Carte grise, assurance, essence et tout ça c'est de l'argent. Quelle vie est celle de notre temps ! Tout est l'argent. Je me demande comment on va vivre dans dix ans… »

Ce que serait la vie dans dix ans ? Ce que serait ma vie dans dix ans ?... J'y avais souvent pensé. J'étais presque certain de mener, grâce à mon travail, une vie future brillante. Pourtant, je croyais pouvoir vivre n'importe quelle vie ; c'est que je croyais justement être capable de vivre dignement même dans une situation médiocre.

Très tard seulement, je regagnai ma chambre et me couchai. Je ne dormis pas aussitôt. Je n'avais pas sommeil et je ne sais pourquoi les souvenirs du premier jour de mon entrée au collège affluèrent dans ma mémoire.

C'était le premier octobre 196… De bonne heure, j'étais parti au collège situé en dehors de la ville sur la route d'Abidjan. Sur le petit pont qu'on franchit avant d'arriver à l'établissement, j'avais

CamScanner

trouvé deux autres élèves dans leur complet kaki impeccablement repassé.

– Bonjour, amis, leur dis-je. À quelle heure entre-t-on en classe ici ?

Je fus stupéfait par la réponse des deux élèves :

– Ah ! tu es un taureau ?

– Quelle idée, m'exclamai-je, surpris. Vous êtes donc des bergers ?

Les deux garçons se mirent à rire.

– Bon sang ! fit l'un. Quel « gbossro » ! Il ne comprend rien.

– Qu'est-ce que je dois comprendre, alors ?

– Tu es un « nouveau » ?

– Tu viens en sixième ? compléta l'autre.

– Oui, répondis-je calmement.

– Eh bien ! mon vieux, tu es bien costaud. Qu'est-ce que tu attendais pour venir au collège ?

Décidément, ces deux garçons cherchaient à m'humilier. Et cette phrase dioula me vint fort à propose à l'esprit : « Ni ité fin gnini, fin lo bè igninin an. » Ce qui voulait dire à peu près : « Si tu ne cherches pas quelque chose, c'est quelque chose qui te cherche. » Dignement, je voulus continuer ma route, mais les deux compères m'interpellèrent.

– Comme tu es idiot ! Tu ne sais pas qu'aujourd'hui les « tacots » comme toi seront « secoués » ? Ce sont les brimades, mon vieux, et si tu n'as personne pour te protéger, ton compte est bon. Comme tu nous parais gentil, nous allons te protéger.

Celui qui parlait jeta un clin d'œil à l'autre qui sourit. Cependant, je leur fis confiance. Je leur fis confiance poussé par je ne sais quel besoin de croire en l'homme tout en m'attendant à sa trahison.

À sept heures et demie, la cour du collège était pleine d'élèves. Il y régnait un tumulte confus où se décelaient des rires, des cris sauvages, des pleurs même. Les anciens collégiens, les élèves de classes de cinquième, quatrième et troisième, ceux qu'on appelait « lazes », je ne sais pourquoi, tourmentaient les nouveaux de sixième.

On me dit qu'il était temps de partir. Humblement, je marchais encore entre es deux protecteurs. Moi qui à l'école primaire me

CamScanner

croyais déjà grand, moi qui prenais la place du maître quand il était absent, j'étais devenu un « veau » qu'il fallait protéger. Je sentis toute ma dignité froissée. Les « lazes » s'empressaient autour de moi comme une meute de chiens autour d'une biche. Ils demandaient : « Alors, c'est un tacot ? Il est bien grand. » Et ils essayaient de me tirer les oreilles ou de me donner quelques coups de poing sur la tête, mais mes deux amis providentiels me protégeaient. Nous étions maintenant au beau milieu de la cour. La multitude hurlante et mouvante nous entourait.

Et puis je ne sais comment cela se fit. Mes deux protecteurs avaient disparu et je compris trop tard qu'ils m'avaient délibérément conduit en enfer. En un instant, j'eus toute la meute des « lazes » déchaînés sur moi. Les uns me frappaient du poing sur la tête, le dos ; certains me frottaient les oreilles avec de vieilles brosses à poils rigides ; d'autres me jetaient du sable sur la tête, la figure. Faiblement, j'essayais de me débattre, mais ces abeilles bourdonnantes me piquaient de tous les côtés. Partout alentour, c'étaient les mêmes vociférations, les mêmes sons se terminant toujours par « o » : gbossro, tacot, veau, taro, capot, zéro.

Mon Dieu, ma situation m'était tout d'abord humiliante avant d'être douloureuse. Je bouillais de rage et je crois que si j'avais disposé alors d'une arme, j'aurais fait un malheur. Tout silencieux, je pris Dieu à témoin de cette injustice dont j'étais victime. Enfin, un élève de troisième vint à mon secours et m'enleva des mains de mes bourreaux.

Cependant, j'eus à subir d'autres supplices mais moins graves ; cette fois-ci je devais me mettre à genoux quand un « laze » me disait de « piquer ». Je devais aussi répéter cette phrase idiote : « La gbossronomie est une maladie qui attaque les élèves de sixième durant le premier trimestre de l'année scolaire. »

Il fallait défiler ainsi, tout seul, en chantant :

« Je suis un tacot
ma valeur est zéro
les lazes sont en diamant
et moi je suis en fumier. »

CamScanner

Après la marche, c'était la danse et les « lazes » se convertirent sur-le-champ en chanteur et danseur.

> « La lièvre et le tortue
> y sont pariés
> demain nous verra
> celui qui gagneront. »

Oui, c'était le lot du « gbossro » de se plier aux caprices du « laze » comme c'et le lot du faible de se plier aux volontés d'un plus fort. Le « gbossro » c'était le nouveau venu, celui qu'il fallait humilier pour mettre en évidence sa nullité. Comme tous les gens humbles, je détestais l'humiliation. J'avais trop de respect pour autrui pour tolérer qu'on s'amusât à m'humilier.

Les supplices prirent fin quand le premier coup de gong sonna et que le principal du collège arriva.

Je souriais dans mon lit en pensant à cette rentrée-là. Trois années s'étaient déjà écoulées et je n'avais jamais payé ma dette. Je n'avais jamais participé aux brimades. J'avais au contraire protégé chaque fois les élèves de sixième. Je m'endormis sur ces souvenirs.

Le lendemain matin, je me réveillai de bonne heure. Le matin était frais et le léger brouillard au ras du sol laissait prévoir une journée ensoleillée. Après avoir déjeuné, je partis chez mes deux camarades Koula et Bazié. Je passai d'abord chez Koula. Il était prêt pour aller à l'école. Il n'avait pas changé avec ses gestes toujours mesurés, la voix toujours pesée et le verbe aisé. Nous fûmes très heureux de nous revoir. Nous nous rendîmes chez Bazié.

– C'est certain que notre ami n'a pas encore fini de faire sa toilette, dis-je.

– Je dirai même plus. Il n'a pas encore…

Je me mis à rire. Koula avait la manie d'être un grand imitateur. Il était un composé de sérieux et de gaieté. Cette complexité de son caractère faisait de lui un être original. Et quand il parlait, il employait volontiers des citations de Tintin aussi bien que celles de Hugo.

CamScanner

Nous trouvâmes en effet Bazié en train de faire sa toilette. C'était son propre d'être toujours en retard. Ce manque de ponctualité était chez Bazié le seul trait de caractère qui m'exaspérait. Quand il eut fini, nous prîmes le chemin du collège en bavardant joyeusement.

Nous retrouvâmes cette école que nous aimions tant. L'établissement se composait de plusieurs bâtiments dont le plus important constituait les salles de classe. Celui-là était très élégant avec ses murs peints en blanc, ses volets nouvellement vernis en jaune et son toit de tuiles grises. Derrière la bâtisse principale se trouvait la seule classe détachée, la salle des sciences naturelles près de laquelle on avait construit une petite bicoque pour les gardiens de l'établissement. Non loin, de l'autre côté, il y avait les cuisines et le réfectoire derrière lequel se dressaient les bureaux du principal et des surveillants. Au-delà, c'était le terrain de sport. La cour du collège était sableuse et avait de belles pelouses plantées de grands manguiers feuillus et de cocotiers toujours bien taillés.

Le collège souriait aux rayons dorés du soleil matinal et semblait se moquer des « gbossros » qui frémissaient une fois de plus sous le joug des « lazes ». Partout, les élèves étaient très excités ; les « lazes » se montraient impitoyables et maltraitaient même les jeunes filles.

– C'est intolérable, s'écria Koula. Défendons au moins les filles.

Et nous voilà partis, débarrassant les demoiselles des garnements qui les accablaient de grossièretés. Nous étions bien célèbres et partout notre présence imposait l'ordre. Tout à coup j'entendis des clameurs plus fortes sous un cocotier. Je me dirigeai vers cet endroit. Là, je vis une jeune fille dignement arrêtée que les « lazes » maltraitaient. Elle ne disait rien quand on lui tirait les tresses. On l'eût dit insensible sans la petite moue dédaigneuse qu'elle faisait à ses bourreaux. Je m'approchai et les élèves de cinquième et de quatrième cessèrent leurs brutalités. Tranquillement je pris la main de la jeune fille et lui dis :

– Viens, je vais te protéger.

D'un coup brusque, elle arracha son poignet de ma main et j'eus tout juste le temps d'éviter la gifle qu'elle m'envoyait sur la

CamScanner

joue. Cette curieuse réaction m'étonna et je me dis que cette fille-là était trop orgueilleuse. Or, le but des brimades était d'apprendre aux nouveaux élèves à respecter les anciens et surtout à contenir leur propre orgueil. Alors, je pris la résolution soudaine de faire ce que je n'avais jamais osé. Je voulus participer aux brimades en humiliant cette fille.

– Pique, la vache, dis-je d'un ton qui se voulait autoritaire.

Elle ne bougea pas.

– Veux-tu piquer, oui ? criai-je.

Elle était là, comme sourde. Ses yeux clairs me jetaient des dards de mépris et je me sentais ridicule.

– Est-ce que tu vas piquer, espèce de vache ? repris-je avec rage.

Les élèves autour de nous s'étaient tus et observaient la scène avec intérêt. Et je me sentais humilié par la dignité de cette fille si sûre d'elle. Et comme elle ne bougeait toujours pas, je la saisis par les épaules et voulus l'obliger à s'agenouiller. Mais elle se débattait comme une furie.

Ce fut sur ses entrefaites que Bazié arriva.

– Le principal arrive. Eh ! mais que fais-tu, Ébin ?

Je lâchai la jeune fille. Et avant de tourner les talons, je lui jetai un coup d'œil qui était un défi. J'ai rencontré son regard calme. Je crois que ce fut seulement à cet instant que j'ai remarqué sa grande beauté.

CHAPITRE II

On était en novembre et on avait commencé les classes. Petit à petit on oubliait les congés et on se replongeait dans les études. Qu'est-ce que le travail représentait au juste pour moi ? Beaucoup. À un certain moment j'en fis même le but de mon existence. Mes parents m'avaient toujours dit que le travail, même s'il n'arrive pas à sortir l'homme de la misère, lui garantit sa dignité. Et depuis mon plus jeune âge, consciencieusement je

CamScanner

faisais les travaux qu'on me confiait. J'avais fini par placer le travail au-dessus de tout. Je vénérais le travail peut-être simplement parce que, n'y ayant jamais vu de la servitude, j'en avais au contraire fait un jeu. Oui, travailler, je l'ai toujours considéré comme jouer avec sérieux. Je ne me suis jamais tué à la tâche en pensant à ma situation future ni pour mériter les félicitations de mes professeurs.

J'ai simplement travaillé pour m'amuser et la satisfaction de savoir ma tâche impeccable suffisait à récompenser mes efforts. Ainsi m'étais-je fait remarquer au collège comme un élève sérieux et travailleur. Et chaque année, je rentrais chez moi avec un prix d'excellence que je montrais à ma mère qui disait : « On ne peut donc vous récompenser avec de l'argent ? Ces missiés-là ne pensent jamais à la souffrance des parents. »

Cette année-là aussi je travaillais soigneusement. Je m'appliquais à faire mes devoirs et je lisais beaucoup. Cependant je ne négligeais pas les loisirs. Mais qu'étaient les loisirs dans une vie où le travail même était une détente ? J'étais assez bon athlète et je pratiquais tous les sports appris au collège. Et puis il y avait Monique. Cette jeune fille fréquentait un collège à Abidjan où elle suivait la classe de quatrième. Chaque samedi soir, elle venait chez son père à Bassam.

Alors Monique et moi, nous nous voyions. Nous pouvions jouer ensemble sans éveiller les soupçons de notre entourage. Tout le monde me prenait pour un garçon sérieux. Et nous nous voyions quand nous le voulions. En vérité, nos jeux, nos regards d'enfants heureux étaient bien innocents. Nous ne parlions jamais d'amour. Quelquefois, cependant, je remarquais que les yeux de Monique brillaient étrangement et à ces instants je ressentais une certaine gêne dont je ne compris la signification que plus tard.

Monique me témoignait une grande admiration. Pour elle, j'étais un garçon extraordinaire et elle était témoin de ma force. Le moindre de mes succès était pour elle un véritable exploit. Chaque trimestre, je lui écrivais pour lui dire que j'étais encore premier de ma classe. Et ses visites qui suivaient ces lettres étaient particulières. Elle venait comme d'habitude le samedi soir. Elle attendait que nous fussions seuls tous les deux. Elle vainquait alors sa timidité et doucement posait ses lèvres tremblantes et

CamScanner

tièdes sur ma joue. Et elle murmurait : « Je suis fière de toi. » Oh ! ce baiser simple, si chaste, je crois que je l'ai désiré plus que les prix et plus que les félicitations de mes professeurs.

Quelquefois même Monique faisait le ménage pour moi. Elle balayait ma chambre, rangeait mes livres, me repassait mon linge en même temps que celui de son père. Quand elle avait fini, je lui prenais ses petites mains et je lui disais affectueusement : « Merci, ma petite femme. » J'avais toujours remarqué que cette innocente phrase mettait Monique mal à l'aise. Pourquoi donc baissais-tu tristement la tête, Monique ? Pourquoi tes mains tièdes tremblaient-elles ? Peut-être savais-tu déjà que je ne t'aimais pas, du moins pas autant que toi tu m'aimais.

Comme moi, Monique aimait la nature, la lecture et le cinéma. Je l'emmenais donc voir un film de temps en temps et un jour il faillit nous arriver un malheur. La salle du cinéma Impérial était découverte et malheureusement il s'était mis à pleuvoir. Des éclairs zigzaguaient et déchiraient l'obscurité. Soudain, un éclair plus fort que les autres illumina le ciel pendant une fraction de seconde. Aussitôt suivit un formidable grondement de tonnerre. Et puis tout devint obscur. Le film était « coupé ». Alors, la panique s'empara des spectateurs. Les femmes et les enfants hurlaient, les hommes furent les premiers à se ruer vers les deux sorties. Je sautai sur pied et au même moment je reçus Monique dans mes bras. Son corps grelottait d'effroi et elle s'accrochait à moi comme un naufragé à sa bouée. Je ne savais comment sortir de cette situation difficile. Déjà la foule avait obstrué les deux sorties et dedans, on se bousculait, on se marchait dessus. Il fallait sortir par n'importe quel moyen. Mais moi, avec Monique dans les bras, je n'avais qu'à attendre la mort. Et pour la première fois je pensai que je pouvais mourir à mon âge et j'eus peur. J'ai eu surtout peur de m'effacer ainsi sans avoir réalisé le plus simple de mes rêves. Je n'étais pas prêt pour la mort.

Heureusement, tout se calma. On sut que le coup de tonnerre avait coïncidé avec un court-circuit mais que cela n'était pas dangereux. La salle se vida et moi, tout en marchant, j'essayais de réconforter Monique, toujours frissonnante. Je plaisantais si bien que j'arrivai à la faire sourire.

– J'ai eu peur, confessa-t-elle.

CamScanner

– Moi aussi, dis-je.

Elle me regarda affectueusement.

– J'aime ta franchise, Ébin. Il y a des gens qui prétendent ne pas aimer la vie.

– J'aime la vie, Monique.

– J'en suis heureuse, Ébin. Vois-tu, quelquefois, je décèle sur ton visage quelque chose de mystérieux qui me fascine et me fait peur.

– J'aime la vie. Une vie dont je rêve et que j'espère réaliser. Rassure-toi, je suis un rêveur conscient. Chez moi, le rêve côtoie la réalité et corrige ses côtés négatifs. En fait je ne rêve pas, je vois seulement la vie autrement.

– Comme tu es étrange, Ébin !

Le cinéma, la lecture, les promenades dans la nature, c'étaient nos loisirs communs. Rarement nous dansions. La musique, je l'aimais, mais ma timidité m'avait empêché d'apprendre à danser. Je crois que mon premier pas de danse, je le fis à un bal de fin d'année. Dieu, que j'étais raide et ridicule ! Je croyais tous les yeux fixés sur moi et cela me paralysait. J'avais honte de ma gaucherie. Pourtant, Monique m'entraînait doucement.

– Tu sais, Monique, je ne suis pas un danseur étoile…

Je n'avais pas besoin de lui dire. Elle s'en rendait bien compte, la pauvre fille, tant je lui marchais sur les pieds.

– Cela ne fait rien, Ébin. Tu apprendras très vite, j'en suis certaine.

– J'aimerais danser au sida ou au balafon, tu sais !

Elle me sourit, se rapprocha de moi et je sentis le doux contact de son corps.

– Ébin, tu m'emmèneras un jour au village et nous danserons le sida. N'est-ce-pas ?

– Oui. Tu verras comme je suis à l'aise au village. Là-bas, je suis dans mon élément. Je crois vraiment que je suis un petit sauvage ne pouvant être à l'aise que dans le milieu rustique qui m'a vu naître.

Ce que je ressentais auprès de Monique, c'était un étonnant bien-être, une paix dans l'âme et le corps et qui m'était inexplicable. Et je sentais que Monique était de ces rares jeunes filles qui sont pour l'homme un complément, un soutien. Je

CamScanner

m'étais souvent demandé pourquoi j'étais si bien près d'elle. Je me rendis compte alors qu'outre l'admiration qu'elle me témoignait, il y avait aussi chez Monique un côté maternel à mon égard. Quand je ressentais la moindre fatigue, le moindre malaise, cela la mettait dans un de ces états où l'on voit une mère près de son enfant malade. Dieu, elle devenait triste, mais triste ! Et sa voix s'imprégnait d'une grande angoisse.

Elle me gavait de comprimés médicaux, me comblait de soins et me faisait promettre n'importe quoi : de ne pas jouer au ballon, de ne pas veiller, de ne pas fournir de grands efforts.

Une fois que je venais de me rétablir du paludisme, je dis à Monique :

– J'ai envie d'aller au cinéma ce soir, puisque nous sommes samedi.

– Ah ! non, Ébin, repose-toi. Tu es fatigué ; quand je suis à Abidjan, tu ne prends pas soin de toi et tu tombes malade.

– Dis-donc, Monique, me prends-tu pour un gamin et toi te prends-tu pour maman ?

Elle se mordit les lèvres et instantanément les larmes coulèrent sur ses joues : je l'avais blessée alors que je voulais simplement plaisanter. J'étais confus. Au fond, cela me faisait plaisir que Monique me dorlotât.

– Pardon, Monique. Je ne voulais pas dire quelque chose de méchant. Tu sais, tu comptes dans ma vie autant que ma mère. Ne pleure plus.

Elle tourna vers moi son visage baigné de larmes. Son œil humide brillait, ses lèvres frémissaient.

– Tu dis vrai, Ébin ?

Je m'approchai d'elle, je sortis ma pochette et me mis à essuyer ses larmes.

– Bien sûr que je dis vrai, Monique.

Elle respira profondément et blottit sa tête contre mon épaule.

– Je ne pleurerai plus, me dit-elle.

– Je suis très sincère avec toi, Monique. Je ne peux me permettre de te mentir, puisque tu es ma petite sœur.

Elle s'écarta brusquement de moi et une expression bizarre traversa son visage. Sur-le-champ, cette réaction ne m'a pas

CamScanner

intrigué. Plus tard, seulement, elle m'a éclairé sur les sentiments de Monique à mon égard.

Outre Monique, j'avais peu d'amis. Mon cercle d'amis était fort réduit. J'étais assez renfermé et il m'était difficile de m'habituer à quelqu'un. Au collège, je me mêlai fort peu aux discussions animées sur le football ou sur quelque autre sujet que je trouvais banal. En l'absence de Koula et de Bazié, j'étais isolé au milieu des autres élèves. Je ne m'amusais qu'avec Koula et Bazié, et puis, à l'occasion, avec Monique. Pourtant, j'aimais mon existence, j'aimais ma tranquillité.

Cette tranquillité, je crois que je commençai à la perdre à partir du jour où je compris que Muriel m'intéressait.

Muriel, c'était la jeune fille avec qui j'avais eu une scène ridicule le jour de la rentrée. Muriel était une très jolie fille, mais ce n'était pas seulement sa beauté qui m'impressionnait. Je crois surtout que je sentais chez elle quelque chose que j'avais rêvé chez ma « Sylphide ». Pourrais-je jamais dire avec certitude ce qui me plaisait en Muriel ? Était-ce ce port à la fois fier, presque impertinent et timide, ou cette démarche sûre et élégante ? Toujours est-il que j'étais irrésistiblement attiré vers elle. Pourtant, je savais Muriel coquette, légère et insouciante, et je n'arrivais pas à comprendre pourquoi sa seule vue me troublait au point de me rendre stupide.

Je pensais être sérieusement amoureux de Muriel. Pour moi, l'amour que l'on porte à une fille dépend de circonstances anodines. On pourrait aimer n'importe quelle fille, à condition que les circonstances s'en mêlent. Car, qu'est-ce qui nous attire ? Un sourire, un simple battement de paupières, l'expression angoissée du visage, une parole, enfin un simple trait nous fixe et nous détermine.

Muriel, j'avais fini par le savoir, était la fille d'un député. Elle était venue fréquenter le collège de Bassam sous la tutelle d'un oncle, homme également puissant. Tout comme moi, Muriel suivait la classe de troisième, ce qui me surprit, car le jour de la rentrée, et pendant les brimades, nous l'avions tous prise pour une élève de sixième. Nous étions dans la même classe, mais nous n'étions pratiquement pas habitués l'un à l'autre. Depuis la rentrée, je ne lui parlais pour ainsi dire pas. Et quand je m'aperçus

CamScanner

que je l'aimais, je ne sus comment faire pour gagner son amitié. J'étais timide et la pensée de parler à Muriel me paralysait. Pourtant, auparavant, dans mes rêves, après avoir entretenu ma « Sylphide », je trouvais le moyen de l'aborder. Oh ! ils étaient faciles ces rendez-vous avec l'image de la femme irréelle. Dans des jardins fleuris, plantés d'arbres aux feuilles dorées, je marchais doucement enivré par l'atmosphère parfumée et le son d'une musique douce et légère. Je la trouvais toujours dans ses vêtements de gaze blanche, gracieusement assise sur un banc. Elle m'accueillait avec un sourire qui m'emplissait de bonheur. Près d'elle, je m'asseyais. Je la frôlais à peine, de peur de la faire s'envoler. Nous ne parlions jamais, nous communiquions par nos pensées et nous nous souriions langoureusement. Nous étions seuls dans notre paradis. Notre amour n'avait pas besoin de témoin.

Souvent j'avais fait ce rêve. Mais maintenant je n'avais plus à rêver. J'aimais et Muriel incarnait la femme que mon imagination avait souvent créée. Il me fallait, dès lors, lui faire comprendre quelle place elle commençait à prendre dans mon cœur. Mais comment arriver à parler sérieusement à Muriel ? Comment lui déclarer mon amour ? Seul, je prenais des résolutions et j'essayais d'imaginer la réponse qu'elle me ferait. Je me disais qu'à coup sûr cette réponse serait insolente, car d'abord ma première rencontre avec Muriel avait été incorrecte ; ensuite cette fille ne me semblait pas très sérieuse au sens que je donnais à ce mot. À force d'hésiter, je finis par croire l'entreprise irréalisable. Muriel devint alors une terrible hantise pour moi. J'aimais à la regarder et je l'imaginais dans mes bras. Muriel avait un tel ascendant sur moi que je n'osais pas l'aborder. Pourtant, à un certain moment, quand je rencontrais les yeux de Muriel, je les sentais interrogateurs. Il me semblait vraiment que la jeune fille voulait que je lui parle. On aurait dit qu'elle provoquait les occasions pour que nous nous rencontrions. Malgré tout je l'évitais.

Je l'évitais, car j'étais arrivé à me demander dans quelle mesure cet amour était possible. Un autre obstacle m'apparut, le plus important peut-être : Muriel n'était pas de la même classe sociale que moi. Elle était de la bourgeoisie cossue et moi j'étais un enfant du peuple, un enfant pauvre. Comment pouvais-je

CamScanner

envisager l'existence aux côtés d'une jeune fille qui arrivait au collège en Mercedes et dont les robes pouvaient coûter autant d'argent que ma famille en gagnait au bout d'un an ? Je me demandais ce que je pourrais lui donner. Je savais que ce ne pouvait être que mon amour, uniquement. Et je doutais fort qu'elle pût se contenter de cet amour.

Aimant pour la première fois, je croyais cela la plus importance chose de ma vie et je souffrais de ne pouvoir arriver à ma fin. La nuit, dans mon lit, j'imaginais tous les plans possibles pour parler à Muriel. Devant elle, je perdais tout contrôle de moi-même, je devenais stupide et j'eusse été incapable de lui déclarer mon amour si l'occasion m'en avait été offerte. Et je souffrais de cet état de choses, je souffrais de ma lâcheté. « Ainsi, la réflexion fait de nous des lâches. » Shakespeare a raison. C'était à force d'avoir trop réfléchi que j'en étais arrivé là. Et tout cela se ressentait dans mon travail. Sans m'en rendre compte, j'étais devenu négligent. Ah ! oui, la vie m'avait ouvert cette voie de l'amour et des peines.

Koula et Bazié essayèrent de m'aider.

– Mon vieux, dit Koula, qu'est-ce qui se passe ? Tu as complètement changé. Tu es devenu triste et tu travailles mal. Je n'arrive pas à comprendre que tu aies d'aussi mauvaises notes.

Bazié tournait mes feuilles d'interrogations écrites où étaient marquées des notes médiocres et les appréciations les moins flatteuses.

– Mathématiques : 04/20. « Vous ne faites plus rien en classe. »

– Oh ! dis-je, je n'ai jamais aimé les mathématiques.

– Ce n'est pas tout, dit Bazié, en prenant une autre feuille. Orthographe : 02/20. « Élève qui depuis un certain temps ne fait pas assez attention. »

– Tu as toujours été le premier en orthographe, intervint Koula. Alors, qu'est-ce qui te tourmente ? Nous savons que tu as des soucis. Confie-toi, voyons.

Je les regardai et j'eus honte de leur confier mon secret.

– J'aime une fille, finis-je par dire tranquillement.

– Ah ! et cela t'empêche de travailler ?

CamScanner

Il y avait dans la voix de Bazié comme du reproche où se mêlait un peu d'ironie.

– On meurt même d'amour, tu sais, dis-je amer.

– Ce sont des idées que tu as encore prises dans tes interminables lectures. Les livres, c'est toujours la même histoire : un garçon qui aime une fille et patati et patata. Ça sert seulement à aiguiser la sensibilité et à faire souffrir. C'est pourquoi je ne lis jamais, termina Bazié.

– Non, vous ne pouvez pas comprendre. Je l'aime comme vous ne pouvez pas l'imaginer. Je voudrais la prendre dans mes bras et sentir la tiédeur de son corps au contact du mien. Oh ! j'ai envie de lui dire des choses qu'on ne lui a jamais dites. Mais quand je pense que jamais cela ne se réalisera, je ne peux plus travailler. Je ne peux être que malheureux.

– Tu es stupide, voyons. Quel mal y a-t-il à aimer ? dit Bazié. Tu l'aimes, prends-là. Vois-tu, nous ne sommes plus au temps où on envoyait des billets doux à la bien-aimée. Il faut un peu de cran, voilà tout. Aborde-là carrément et dis-lui ton amour.

J'admirais ce point du caractère de Bazié. Il savait ce qu'il voulait et c'était un garçon extrêmement tenace. Il était sans doute le plus mûr de nous trois. Il semblait être en rapport direct avec la vie et ses problèmes.

– Ce n'est pas si facile, dis-je en réponse à Bazié.

– Sais-tu, Ébin, repartit Koula, que tu es décevant quelquefois ? Il faut que tu saches que la réalité est bien différente du rêve. Et être homme, c'est arriver à résoudre ses problèmes ou tout au moins les affronter courageusement. Au fait, quelle est cette divine personne qui hante ton esprit jour et nuit ?

– Muriel.

J'ai suspecté chez mes amis un air d'étonnement et de déception. Eux aussi connaissaient Muriel. Ils connaissaient sa désinvolture, son insolence vis-à-vis des garçons, ses grands airs de fille aux parents aisés.

Koula prit sa voix de philosophe :

– Ébin, je crois sincèrement que cette fille n'est pas faite pour des garçons comme nous.

J'ai bien écouté mes amis, surtout la dernière tirade de Koula. Mais j'étais persuadé que rien ne pouvait me faire oublier Muriel.

CamScanner

Cependant, avec l'aide mes amis, je me remis au travail. Je compris que dans ma pénible situation, le travail pouvait être une consolation. Alors, les professeurs reconnurent leur Ébinto des années précédentes. La vie redevint à peu près comme autrefois. Le samedi soir, quand Monique n'était pas là, j'allais me promener en compagnie de Bazié et de Koula. Quelquefois, nous empruntions des vélos et faisions d'assez longues promenades. Ce fut ainsi que Koula et moi connûmes le village d'Azuréti.

Ce soir-là, Bazié était absent. J'avais réussi à avoir une vieille bicyclette et j'avais remorqué Koula. Le soir avait des couleurs éclatantes ; La brise venant de la mer était douce et caressante. Nous roulions lentement quand derrière moi Koula s'écria soudain :

– Arrête ton vieux tacot !

– Pourquoi donc ?

– J'ai vu un billet de cent francs. Tu as roulé dessus sans le voir.

– Quelle chance ! m'exclamai-je. Mais j'ai un oncle qui affirme que c'est mauvais de ramasser de l'argent, car on en perd toujours plus qu'on en a ramassé.

– Tais-toi, oiseau de mauvais augure. Dis donc, nous pourrons nous offrir deux billets de cinéma ce soir…

– C'est ce que je me disais, moi aussi.

Nous descendîmes de la bicyclette juste après avoir dépassé le cimetière d'Azuréti. Nous la déposâmes dans une baraque et marchâmes sur la plage. Nous nous amusions à poursuivre les petits crabes que les vagues rejetaient sur le sable. Un moment, Koula s'aventura trop loin et la vague le surprit quand elle déferla. Et il fût copieusement mouillé aux jambes.

– Je sécherai rapidement se consola-t-il.

Pourtant, nous avons continué notre promenade. Tout-à-coup, j'entendis Koula jurer derrière moi. Et comme je lui demandais ce qui se passait :

– J'ai égaré la clef de ma porte, répondit-il. Je vais être obligé d'acheter une nouvelle serrure.

– Ce sont les cent francs ramassés, dis-je.

– Tais-toi, superstitieux.

CamScanner

– Superstitieux, non, mais Noir. Je crois fermement à notre passé, nos coutumes. Vois-tu, ici en ville, je crois être enfermé dans un monde qui n'est pas le mien. Je veux vivre comme quand j'étais petit. Je veux courir, pieds et torse nus, comme un petit animal, par les sentes caillouteuses, sans me soucier de cette tourbillonnante vie de civilisation.

– Réveille-toi, Ébin. Ne rêve pas, vis.

– Comment vivre quand l'existence ne répond pas à mon idéal ? Au fur et à mesure que je grandis, je trouve les choses toutes différentes de ce que j'avais cru. On a presque réussi à me convaincre que j'ai pris la vie trop au sérieux et qu'il ne le fallait pas. On a peut-être raison. Je me fais des soucis pour des choses qui émeuvent si peu de gens. Par exemple, comment concevoir que la nature profonde du Nègre n'est plus qu'une illusion à laquelle ne croient guère que quelques romantiques. Je sais, l'heure n'est plus loin où je vais renier ma nature non par volonté mais parce que la civilisation des Blancs me l'aura fait oublier.

– Vouloir conserver sa négritude, j'entends par là « le propre du Nègre », c'est-à-dire sa manière particulière de vivre, d'être, est pratiquement impossible. Il faut donc prendre la vie actuelle comme elle est, essayer de suivre son rythme.

– C'est là qu'interviennent les problèmes, car il faut surtout savoir s'adapter à la vie que la civilisation nous impose. Et mon cas est dramatique, parce que ma nature ne me permet pas de m'adapter à la vie que propose mon temps, alors que déjà, malgré moi, la tradition m'échappe.

– Ébin, il faut guérir.

– Si ma maladie est incurable ?

– Elle est curable. Cela sera grâce à l'effort que tu auras fait pour te conformer à notre condition d'être.

– J'ai peur de cette vie de vertige. Je crois qu'elle m'engloutira dès que j'y aurai mis les pieds.

– Il te suffira d'agir comme tout le monde : braver la vie, connaître non seulement la douceur, la tolérance, la pitié, la justice, mais aussi la violence, l'orgueil, la méchanceté et même l'injustice. À notre époque, l'on confond l'humilité et le respect avec la peur. Et j'arrive à penser que celui qui n'est pas capable de haïr autant qu'il peut aimer n'est pas un homme.

CamScanner

– Peut-être as-tu raison, répondis-je tristement. Mais vois-tu, j'avais espéré tout le contraire pour le monde.

Tout en bavardant, nous avions continué notre promenade et étions arrivé à Azuréti. C'était un tout petit village avec de vieilles paillotes en bambou, quelques murs lézardés de cases en briques. Azuréti m'est apparu comme un village mort, bercé dans sa léthargie cadavérique par le bruit puissant des vagues qui annonçaient la barre et qui étaient un étrange air mélancolique. Cet air puissant et violent, mélancolique par son refrain continuel, je l'avais longtemps écouté et j'en étais comme étourdi.

Plus tard, comme la nuit tombait, nous retournâmes à Bassam.

*
* *

Un trimestre était passé, je n'avais pas oublié Muriel et j'avais noyé mon chagrin dans les études. Je fus néanmoins classé troisième de ma classe. C'était presque un désastre. Monique me consola : « Je suis certaine qu'au trimestre prochain tu seras premier », dit-elle.

Avant de partir en vacances de Noël, il fallait élire le bureau d'autodiscipline du collège. Les élections eurent lieu dans une salle de classe, un soir, vers dix-huit heures. Je ne suivais pas le déroulement de ces élections, et pour cause, le sort avait voulu que je me retrouve assis auprès de Muriel. Elle-même s'était mise à côté de moi. L'avait-elle fait délibérément ? Je n'osais pas le croire. En tout cas, de temps en temps elle me jetait un coup d'œil comme pour m'encourager à dire ce que mes yeux ne pouvaient taire. Oh ! non, je n'ai pas su résister à ce regard à la fois candide et malicieux. Quelle force alors a enhardi mon cœur et a guidé ma main ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il que je pris une feuille de papier et écrivit : « Je voudrais te parler après la réunion. » Elle prit le billet, le parcourut et me sourit imperceptiblement. Mon cœur fit un bond étrange.

La réunion se termina à dix-neuf heures. Tout le monde était pressé de rentrer, si bien que Muriel et moi pûmes être libres de nous entretenir. Quand je vis la jeune fille avec moi, je fus plongé

CamScanner

dans l'embarras. Je ne savais pas par où il fallait commencer. Mon cœur battait très fort et je faisais un grand effort pour garder un air naturel. Il y eut un court instant de silence. Elle demeurait là, son cartable dans ses mains, les yeux légèrement baissés vers le sol.

– Muriel, commençai-je…

Le reste de la phrase s'étrangla dans ma gorge sèche.

– Tu me pardonnes de t'avoir brutalisé le jour de la rentrée ? puis-je dire enfin.

– Oui, je t'avais déjà pardonné.

– Depuis ce jour, j'ai beaucoup pensé à toi et j'ai voulu te dire…

Non, je ne pouvais plus continuer. Elle me fixait de ses yeux interrogateurs et ses lèvres qui frémissaient imperceptiblement m'encourageaient à parler. Mais mon cœur battait à se rompre et la crainte de paraître ridicule devant Muriel m'empêchait de déclamer le beau discours que j'avais maintes fois récité tout seul.

– Je suis déjà ton amie, Ébinto, me dit-elle doucement, comme pour me venir en aide.

Je tournai vers elle un regard de reconnaissance que je ne saurais peindre. Juste à cet instant, une grosse Mercedes vint s'arrêter sous les cocotiers.

– Ah ! me dit Muriel, c'est mon oncle qui m'envoie chercher.

Elle était embarrassée à son tour. Elle ne savait s'il fallait m'inviter à monter avec elle en voiture ou simplement me dire au revoir. Je l'aidai.

– Bon, nous sommes amis Muriel. Le gardien Gaston m'a demandé de lui écrire une lettre. Je m'en vais dans sa piaule. Je te souhaite de passer une bonne nuit.

Elle prit la main que je lui tendais.

– Bonne nuit, Ébinto.

Elle partit. La Mercedes démarra dans la nuit. Et brusquement je me jetai sur un banc. Je sus que Muriel, malgré elle, ne pourrait jamais me témoigner un profond amour. Cette fille que j'aimais tant aurait toujours honte de moi dans sa société. Mes hésitations à aborder la jeune fille m'étaient apparues comme un complexe ridicule ; elles m'apparurent comme une prudence bien fondée. Je me demandais ce que je pourrais offrir à Muriel. Jamais je ne

CamScanner

pourrais même lui faire mener le genre de vie qu'elle menait chez ses parents. Est-il des femmes qui sachent se contenter uniquement de l'amour, de la compréhension et de l'esprit de ceux qui les aiment ? J'en avais rêvé, mais je craignais que Muriel ne fût pas de celles-là. Aucune femme n'est capable de cela. Monique, cependant…

Monique, je cherchais maintenant à l'éviter le plus possible. Je voulais lui épargner les désillusions. Avait-elle remarqué mon changement ? Elle n'en laissait rien paraître. Toujours affectueuse, elle continuait à faire de moi une idole et obéissait avec joie à mon moindre désir. Cependant, je la sentais souvent soucieuse et j'essayais alors de ramener le sourire sur ses lèvres.

Et tout en disant quelque chose pour consoler Monique, je pensais à Muriel.

CHAPITRE III

Notre amitié était née aussi simplement que les circonstances le permettent, peut-être parce que, en dépit de nos différences d'âge et de race, il y avait beaucoup de similitudes dans nos idées.

Il était un jeune professeur Blanc, tout juste sorti de l'université et expédié en Afrique. Je le regardais souvent et reconnaissais en lui une âme sœur. M. L… était très jeune et son visage avait une expression presque puérile et timide, mais sérieuse. Il faisait toujours sérieusement son travail et on eût dit que c'était le seul lien qui le mettait à notre contact. Après son cours il sortait silencieusement. Il se mêlait même rarement aux causeries des autres professeurs durant les récréations. Tout comme moi il était un isolé. Et je ressentais je ne sais qu'elle attirance vers lui. Avait-il senti cela dans mon regard ? Était-il aussi attiré par l'ambiguïté de ma conduite qui me distinguait des autres élèves ? Toujours est-il qu'un soir il m'appela après son cours.

– Tu passeras de temps à autre chez moi et nous bavarderons un peu. Tu veux bien ?

CamScanner

– Oui, cela me fera un grand plaisir.

Ainsi était venue notre amitié. Je me rappellerai toujours ma première visite chez M. L… Je l'avais trouvé en train de lire un livre de Steinbeck, je crois. Il me fit asseoir et nous causâmes amicalement. Je ne me souviens plus de ce dont nous avons parlé mais je me rappelle que ce qui me frappa le plus chez mon professeur, ce fut sa grande simplicité. Il me parla comme on parle à un égal. Quant à moi, ma timidité m'empêchait d'être tout-à-fait à l'aise. Cependant, quand je ressortis de chez M. L…, j'étais enchanté.

D'autres visites suivirent la première. Je trouvais presque toujours mon professeur en train de lire.

– Il faut beaucoup lire, disait M. L…, mais il ne faut pas vivre dans les livres. Tiens, voilà une belle phrase de Gide sur la manière de prendre ce que dit un auteur : « Jette mon livre, dis-toi bien que ce n'est là qu'une des mille postures en face de la vie, choisis la tienne. »

– Qu'est-ce qu'il a voulu dire par cela ?

– Je crois qu'il a voulu dire que le lecteur doit éviter une certaine aliénation. Au lieu d'accepter la solution que propose l'auteur, il doit chercher la sienne propre.

Puis nous parlions d'autre choses. Il me demandait de parler de moi. Et je parlais de mon enfance au village, de ces joies puériles et simples de petit Noir. Le Blanc m'écoutait attentivement et moi je faisais part de mes goûts qui étaient tous tournés vers le passé.

– Tu es conservateur, Ébinto.

– Traditionnaliste.

J'envisageais avec lucidité mon avenir. Il n'était pas trop ambitieux. Il était à la mesure de mes possibilités. Mais, ce qui étonnait mes amis, c'était ma soif d'idéal. Convaincu de la médiocrité de la vie, j'essayais de m'accrocher au vain espoir qu'un jour tous les hommes seraient bons et que tout le monde serait bien.

– Tu ne cesseras jamais de m'étonner, disait M. L…

J'étais peut-être fait pour étonner les autres sans même m'en rendre compte.

CamScanner

– Mais fais attention, continuait mon professeur. La vie réelle ne peut pas être comme tu veux qu'elle soit. C'est très bien de vouloir toucher à l'idéal, mais puisque cet idéal n'existe pas…

– Est-ce donc vrai qu'il n'y a pas d'homme parfait ?

– Ce n'est pas pour te troubler mais il me semble que l'homme ne peut acquérir la perfection qu'avec la nature. Or, la nature elle-même ne révèle aucune harmonie de perfection.

– Pourtant, dans les contes…

– Ah ! tu sais les contes ?

– Bien sûr, je suis Noir.

Alors, le jeune Blanc m'invitait à dire les contes. Et tout en parlant je songeais au village au passé en agonie.

– Les contes se disent rarement dans les villages de nos jours. Même les enfants préfèrent écouter la radio, le tourne-disque. Ah ! fini les danses au clair de lune, les veillées autour du feu. Pauvre Afrique !

Je parlais comme pour moi-même et mon ami compatissait à ma peine.

– Je comprends tes sentiments et j'imagine le drame psychologique de la jeune génération noire. Maintenant, je peux vous comprendre, car moi qui ai changé de pays, j'ai ressenti au début un dépaysement angoissant. Vous, vous n'avez pas changé de pays, mais on veut vous faire changer d'âme.

– C'est le crime de la civilisation blanche.

– C'est un mal, un espoir, un bien.

– J e ne comprends pas.

– C'est un mal parce que vous souffrez beaucoup, un espoir parce que vous guérissez, un bien parce que vous ne pouvez pas suivre cette vie si vous refusez notre civilisation et ses bienfaits. En paraphrasant Rousseau dans Le Contrat Social et en remplaçant « homme » par « Noir », je dirais : « Je suppose les (Noirs) parvenus à ce point où les obstacles qui nuisent à leur conservation dans l'état de nature l'emportent par leur résistance sur les forces que chaque individu peut employer pour se maintenir dans cet état. Alors cet état primitif ne peut plus subsister, et les (Noirs) périraient s'ils ne changeaient leur manière d'être. »

CamScanner

« Sans hypocrisie, je pense que par-delà le mal, la colonisation a été un bien. Seules les méthodes ont été mauvaises. »

– Oui, avait-on vraiment besoin de vouloir tuer notre culture, de la nier ? Heureusement que le mouvement de la négritude est né.

– Connais-tu les poètes de la négritude ?

– Très peu. Je sais seulement qu'ils ont eu le courage de dire à l'Europe que les Nègres n'étaient un « peuple enfant » et qu'ils avaient une culture. Mais là n'est plus la question. Pour moi, ce qui est important, c'est l'adoption de la civilisation européenne en l'adaptant à nos réalités propres. Je veux qu'on respecte notre tradition non seulement dans les salles de conférence et dans les livres, mais dans la réalité pratique. Cela est une mission de la jeunesse noire, car sans notre tradition, l'Afrique ne sera pas l'Afrique, l'homme noir ne sera plus qu'un bâtard aux nombreuses tendances culturelles et civilisatrices, un métis qui fatalement aura oublié sa première manière d'être.

– Moi aussi, dit M. L…, je souhaite le respect de la tradition pour la survie de l'Afrique.

Ainsi se passaient les visites que je rendais à M. L…

Cependant l'année scolaire s'écoulait. C'était les vacances de Pâques. Il restait deux mois avant le brevet élémentaire. Je restais donc à Bassam pour me mettre à jour et travailler mes mathématiques qui, en vérité, étaient minables. Tous mes amis étaient rentrés chez eux et la ville me paraissait vide et triste. Pourtant, je n'arrivais pas à travailler et je m'ennuyais. Le jour, étendu à l'ombre du gros manguier qui se dressait au milieu de la cour, je lisais délicieusement. La nuit, je flânais sans but dans les rues animées ou bien j'allais au cinéma avec Monique.

Naturellement, Monique était venue passer ses congés à Bassam auprès de son père. Dès qu'elle était libre, elle venait me trouver où que je fusse. Sa présence à côté de moi me consolait de mon ennui. J'étais toujours content de l'avoir avec moi. Quant à son père, il ne voyait aucun inconvénient à ce que sa fille me fréquentât. Et ce fut peut-être cette grande liberté que nous avions à être ensemble qui fut le début de notre drame.

CamScanner

Une nuit, je m'étais mis à lire dans mon lit et avais fini par m'endormir sans fermer ma porte. Brusquement je sentis une tape légère sur l'épaule.

– Ébin, lève-toi. Il se fait tard.

Je reconnus la voix de Monique. Péniblement, je me mis sur mon séant. Tout était calme. La ville était endormie.

– Il est minuit, me précisa Monique. Je reviens du cinéma expliqua-t-elle. Tu étais fatigué et je n'ai pas voulu te déranger. J'y suis allée seule. Je rentre comme ça et j'ai vu ta porte ouverte. Je t'ai réveillé pour que tu la fermes.

Je ne disais rien. Je regardais Monique, fixement. Elle était troublée par mon regard fixe et ardent.

– Quelle idée de dormir la porte ouverte ! Tu n'as pas peur des voleurs ?

Elle n'eût aucune réponse. J'étais trop absorbé par la contemplation de la jeune fille pour prêter l'oreille à ce qu'elle me disait. J'admirais Monique dans sa robe de toile blanche et légère qui épousait son corps. Ce soir-là, j'ai trouvé mon amie belle et désirable. Oh, Monique, j'avais eu envie de toi. Il avait suffi que je te dise : « Viens », et tu étais venue dans mes bras. Simplement, tu t'étais donnée à moi et pendant que je jouissais de toi, aucune idée de mon crime ne m'avait effleuré l'esprit. Tu reposais avec confiance, la tête contre mon épaule et tu me souriais en entendant les battements de mon cœur. Nous avions mêlé nos caresses langoureuses et nous avions vécu une nuit de bonheur profond.

Monique, tu m'avais demandé : « Tu m'aimes ? » Cette question, je l'avais saisie avec tout l'amour dont elle était empreinte. Pourtant je ne t'avais pas répondu. Je savais aussi combien mon silence devait être pesant pour toi mais je ne pouvais pas te mentir, Monique. Je n'avais pas non plus le courage de te dire que je t'avais aimé pour une nuit, enfin que je t'avais simplement désirée.

Nuit silencieuse, nuit du pêché, je ne pourrai jamais t'oublier, ni oublier le plaisir que tu m'as procuré, ni les souffrances qui en ont résulté.

Quand je me réveillai le lendemain, je trouvai la place où Monique s'était couchée vide et froide. Je me levai et sortis. La

CamScanner

jeune fille était en train de balayer la cour. Elle ne m'accorda pas un regard. Elle avait les yeux baissés. Je regardai le ciel : le soleil qui se levait était très pâle. Et je ne sais pourquoi j'eus le pressentiment que ce soleil d'une pâleur mortelle allait dès lors éclairer ma destinée, ma vie.

Cette vie, c'était un terrible engrenage que je ne soupçonnai que quand je revis Muriel à la fin des vacances de Pâques.

Cependant les classes reprirent. Monique regagna son établissement à Abidjan et je fus libre de faire ma cour à Muriel. Des circonstances vinrent qui me permirent de la voir plus intimement. C'étaient les préparatifs de la fête de fin d'année qui faisaient, avec la préparation du B.E.P.C, notre occupation essentielle.

Pour cette fête, nous montions des pièces de théâtre et nous venions à l'école faire les répétitions chaque jeudi après-midi. À cette occasion les jeunes gens s'endimanchaient pour séduire les filles qui, elles, se montraient coquettes pour attirer le regard des garçons. Je ne participais pas à cette compétition de séduction. J'aimais Muriel. Ah ! cette fille, j'avais compris tantôt qu'elle n'était pas aussi frivole qu'elle le paraissait. Elle était cultivée, sincère, mais légère. Son caractère était un composé de contrastes qui tour à tour me charmaient et me mettaient en colère. Elle avait dit qu'elle était mon amie ; Moi, je l'aimais et je voulus passer du stade de l'amitié à celui de l'amour. Elle s'en rendit compte et me dit de ne pas confondre les deux choses. Elle me cita Hugo :

« (L'amitié) c'est être frère et sœur, deux âmes qui se touchent sans se confondre, les deux doigts de la main.

« L'amour c'est être deux et n'être qu'un. Un homme et une femme qui se fondent en un ange. C'est le ciel. »

Elle voulait qu'elle et moi, nous nous en tenions à l'amitié. Mais moi, je l'aimais d'amour et je souffrais. Souvent j'étais avec Muriel toujours prêt à lui déclarer ma passion. Mais un geste, un simple coup d'œil de Muriel m'imposait un silence dans lequel je ne pouvais plus vivre. Pourquoi cette jeune fille me tolérait-elle si elle ne m'aimait pas ? Était-ce pour ne pas me blesser ou pour flatter son amour-propre ? En tout cas je ne me sentais pas l'âme de ces amoureux de l'époque précieuse en France et qui faisait la cour à une femme pendant vingt ans avant d'avoir une réponse.

CamScanner

Il fallait que quelque chose se passât, une explication, une brouille, un drame, entre Muriel et moi. L'occasion se présenta un jeudi après-midi.

Nous étions à la répétition et j'étais sur scène. Néanmoins je vis sortir Muriel de la salle. Quand j'eus fini de jouer, je cherchai en vain la jeune fille. Elle n'était même pas dans la cour du collège. Possédé d'une sorte d'angoisse et de rage, je me dirigeai instinctivement vers une petite mare qui se trouvait derrière le collège. Là, les bambous de Chine entouraient une belle plate-forme tout près de l'étang. De l'eau calme couverte de nénuphars, surgissaient des palétuviers et des fougères… J'avançais sans précautions. Tout-à-coup je m'arrêtai : on parlait. Je m'approchai et je regardai attentivement. Et je vis Muriel avec Azari, le fils d'un médecin. Je n'entendais pas ce qu'ils se disaient mais ils semblaient s'entendre très bien. Muriel souriait à Azari. Les yeux de la jeune fille avaient ce même éclat que ceux de Monique quand elle me parlait.

J'étais là, comme étourdi par la vue de ces deux jeunes gens parfaitement heureux à mes dépens. J'avais donc eu raison de penser que Muriel n'était pas une fille pour moi. Bien sûr, elle ne pouvait aimer qu'un garçon de sa condition sociale. Pourtant devais-je capituler, rester sur ma défaite et perdre Muriel ? Ne pas lutter ? Mais comment lutter ? L'amour ne demande ni la force physique ni l'intelligence. Il y a pour certaines gens médiocres l'intérêt. Il y a aussi quelquefois la logique sociale. Elle n'est d'ailleurs que le plus bas degré de l'intérêt. Mais l'essentiel, c'est l'attirance, l'élan du cœur. Tout le reste y aide.

Mon cœur battait à se rompre dans ma poitrine. Une rage folle semblait brûler mes veines et je surgis de derrière les bambous. Azari et Muriel, surpris, me regardèrent, bouche bée, pendant un court instant. Et puis Azari retrouva son attitude fière et dédaigneuse.

– La plèbe est en branle-bas, dit-il à Muriel qui était très sérieuse.

– Qu'est-ce qui se passe, Ébinto ? me demanda-t-elle d'une voix légèrement tremblante.

– Je suis venu te chercher.

– Oh ! là, là, ricana Azari. C'est la révolte du prolétariat.

CamScanner

Une colère sourde grondait en moi. J'avais une folle envie de casser la figure à ce petit « yé-yé ». Mais j'ai toujours détesté la violence. À grand-peine, je me maîtrisai et je parlai posément :

– Vois-tu, Azari, je ne déteste personne parce qu'il est riche et je ne tolère pas qu'on me méprise parce que je suis pauvre. Mais je te mets en garde dès maintenant : je ne veux pas que tu tournes autour de Muriel.

La jeune fille essaya de s'interposer entre nous.

– Je t'en supplie, Ébinto, calme-toi.

– Si jamais, continuai-je à l'intention d'Azari, si jamais je te surprends à parler à Muriel, je te casse la figure. Muriel n'est pas faite pour toi.

Ce fut juste après ces paroles que j'entendis la voix de la jeune fille. Elle était rauque de colère.

– Je suis donc à toi ? Crois-tu que je sois ta propriété privée ? Je pense être libre de choisir mes amis.

Je n'osai pas me retourner pour affronter l'expression du visage de Muriel. Quant à Azari, sans rien dire, il partit de son pas de dandy. Plus tard, quand je me retournai, je me rendis compte que Muriel aussi était partie.

Je rentrai à la maison, le cœur serré, l'esprit agité. J'avais un problème d'algèbre pour le lendemain mais je ne pouvais pas travailler. J'éprouvais le besoin de marcher. Je me mis à flâner dans la ville, n'ayant conscience que de ma souffrance, de mon malheur. J'avais emprunté la rue Mockey et étais arrivé au carrefour avec la nouvelle rue que la Société Vianini venait de construire. Soudain, je m'entendis appeler par derrière. Nonchalamment je fis face à la personne qui m'avait interpellé et je reconnus Muriel. Il y eut un court instant de gêne mais la jeune fille reprit vite son assurance et se mit à parler doucement.

– Ébinto, je regrette sincèrement ce qui est arrivé ce soir. J'en suis vraiment navrée.

– Cela a été de ma faute, dis-je.

– Non, reprit Muriel, j'ai compris ce que tu as éprouvé en me voyant avec ce garçon. Et je regrette de t'avoir dit des choses méchantes. Pardonne-moi.

CamScanner

– Ai-je vraiment quelque chose à te pardonner ? N'est-ce pas moi qui, poussé par ma ridicule jalousie, ai provoqué cette scène regrettable ?

– Peut-être, mais je comprends ton geste. À ta place, j'aurais agi comme tu l'as fait. On est sublime quand on a le courage de lutter loyalement pour ce qu'on aime.

Elle était toute proche de moi.

– Muriel, je t'aime. Le comprends-tu assez ?

Elle parla très faiblement :

– Je t'ai donné mon amitié. Ne penses-tu pas que c'est mieux ? Car il y a dans l'amitié, la vraie amitié, une confiance réciproque qui grandit. Or, l'amour c'est merveilleux mais c'est si fragile et ça se désintègre si vite.

Elle ne me laissa pas le temps de donner mon avis. Elle s'éleva légèrement sur ses pieds et me posa un baiser sur la joue puis me dit avant de s'éloigner :

– Les examens approchent. Il faut beaucoup travailler pour réussir. Alors ne passe pas ton temps à rêver.

Elle partit et je restai là à la regarder pensant que c'était là une étrange jeune fille…

Cependant le B.E.P.C approchait et je me mis ardemment au travail. Bazié, Koula et moi préparions ensemble notre examen. Nos samedis après-midi, nos dimanches, nous les passions dans les champs de manioc qui s'étendaient derrière le collège. Là, assis dans l'ombre d'un manguier, nous étudiions sérieusement. Chacun expliquait ce qu'il comprenait mieux que les autres. Bazié adorait les mathématiques et ne faisait qu'en parler. Moi, j'avais horreur de ces hiéroglyphes. Par contre j'étais bon partout ailleurs et malgré mes 7 en mathématiques affectés du coefficient 4, ma moyenne était toujours supérieure à 14 sur 20. Donc je faisais les cours de grammaire en rappelant les principales règles. Koula était le spécialiste des langues vivantes : anglais, espagnol. Il avait un livre intitulé : « Les épines du thème anglais » et il s'était mis en tête de nous faire éviter ces épines.

La nuit, nous travaillions séparément puisque nous n'avions pas d'internat. Je dormais très tôt. Vers les trois heures du matin, mon réveil sonnait. Je me levais, me douchais puis commençais à réviser mes leçons. À cette heure-là, la ville était tranquille et

CamScanner

silencieuse. Seulement, dans le lointain, on percevait le bruit sourd des vagues qui se brisaient sur la grève. Et j'apprenais et retenais avec une facilité étonnante des théorèmes de géométrie et d'algèbre, les leçons de zoologie qui me passionnaient malgré les mots bizarres comme « système orthosympathique » ou « parasympathique ». Quelquefois aussi j'apprenais à faire les cartes de géographie ou les croquis de sciences naturelles. En fait j'étais bien organisé et je travaillais les matières les plus difficiles selon que j'avais l'esprit bien dispos, les plus faciles selon que je me sentais las.

Tous mes camarades des classes de troisième étudiaient sans doute avec la même ardeur mais souvent les méthodes différaient. Aussi certains élèves travaillaient-ils jusqu'à minuit ; d'autres, par groupes, travaillaient toute la nuit dans des classes que le Directeur de l'école primaire de Congo avait mises à leur disposition. Chez tous, on sentait la volonté de réussir. Le moment n'était plus où il fallait aller au cinéma ou animer les discussions à propos du football.

Chaque soir, M. le Principal, homme rigoureusement méthodique et travailleur, convoquait les représentants des élèves de troisième pour leur dire que le collège de Bassam produisait le plus haut pourcentage d'admis au B.E.P.C et qu'il entendait que la coutume fût respectée.

Et le temps s'écoulait redoutablement.

Brusquement, nous fûmes au matin du 15 juin, date de l'examen. Je ne fus pas surpris. Le Brevet ne m'impressionnait pas outre mesure. Puisque d'autres y réussissaient, pourquoi pas moi ? Il fallait réussir à tout prix pour gagner quatre années de travail. J'avais l'esprit frais et je pris mon petit déjeuner comme de coutume sans la moindre émotion. M. L. m'avait dit : « Surtout pars avec la conviction que tu es au niveau de l'épreuve. De toute manière tu es un brillant élève et ton admission ne fait pas de doute. » Et mon cœur ne battait pas ce matin-là. Mon esprit était lucide.

Sept heures trente minutes. Nous entrâmes en classe. J'étais dans ma propre salle de classe et il me semblait que je suivais un cours normal. Seulement le lourd silence qui régnait et les

CamScanner

nouveaux élèves que je ne connaissais pas me rappelaient que la première épreuve de l'examen allait être distribuée.

Elle fut distribuée. C'était la rédaction. Je traitai le sujet avec calme. Puis ce fut la dictée. Le soir nous eûmes à traiter le sujet d'anglais. À l'issue de la première journée, j'étais content de mon travail. Il me suffisait de rattraper un sept en mathématiques pour être sûr de ma réussite.

Le lendemain, ce furent les mathématiques. Franchement, je les redoutais. Mes mains tremblaient quand je pris le sujet que l'examinateur me tendait. Rapidement je parcourus le problème de géométrie. Il me sembla facile et je me mis à construire la figure. Mais je ne pus l'achever. Il s'agissait de géométrie dans l'espace et je n'étais pas particulièrement doué dans cette histoire-là. Je ne pus donc commencer la démonstration. Je passai à l'algèbre. Il y avait trois fonctions indépendantes les unes des autres à résoudre. Je commençai la première mais je ne pus l'achever. J'avais oublié la méthode de travail. Je m'attaquai à le seconde fonction et, après avoir jonglé avec les chiffres, je me vis une fois de plus arrêté par mon ignorance. Ma tête s'échauffait. Mes mains tremblaient de plus en plus et volontairement je fis une fausse figure puis me mis à démontrer. Évidemment, avec une fausse figure je ne pus aller loin. Alors, j'abandonnai ma feuille de géométrie gommée partout, tâchée, déchirée même en certains endroits, et je revins à l'algèbre. Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il ne restait plus que cinq minutes. Je pris conscience de la délicatesse de ma situation. Je pensai à tricher. L'élève qui était tout juste devant moi était un camarade de classe, très bon en mathématiques. Il pouvait me passer l'une de ses feuilles puisqu'il avait fini. Tricher ? Était-ce possible de tricher avec la vie ? Peut-être. Mais ce qui trichent dans la vie ne savent pas où ils vont. Moi, je croyais savoir où j'allais. Je refermais mes stylos, rangeai mes feuilles sales et, l'âme en peine, j'attendis le coup de gong, le coup de grâce.

Les épreuves du B.E.P.C prirent fin.

Et ce fut la période la plus pénible : l'attente des résultats. Je ne pouvais pas me défaire de l'idée que j'allais avoir un zéro en mathématiques. Je passais mes journées à me donner des notes imaginaires en faisant toutes sortes de suppositions. Je réduisais

CamScanner

mes notes au maximum mais j'arrivais à avoir ma moyenne ou il ne manquait que deux ou trois points pour que je l'aie. Mais ce qui m'inquiétait le plus, c'était que le zéro en mathématiques pût être une note éliminatoire. Et puis il commença à me venir de terribles appréhensions. Il me semblait avoir fait des bêtises en orthographe : par exemple avoir écrit le mot chevaux avec un « e » comme dans « écheveaux ». Désormais, l'échec était plus certain que le succès. Pourtant j'essayais de m'accrocher aux vaines aspérités de l'espérance.

Les jours s'écoulaient lentement. J'avais déjà dit à Koula et Bazié que j »avais « fait échec » mais ils ne voulaient pas me croire. J'avais également fait part de mes craintes à M.L.

– J'ai très mal travaillé en mathématiques et malgré mes efforts partout ailleurs, je risque d'échouer.

– Tout de même, Ébinto, si tu échoues, qui réussira alors ?

Ces quelques paroles m'attristèrent. C'est ainsi que tout le monde pensait. Chacun de mes professeurs avait mis sa confiance en moi et j'allais les décevoir tous.

– Échouer ? je le supporterais très mal.

– Voyons Ébinto, me gronda M.L., tu as toutes les chances de réussir. Et d'ailleurs on ne perd rien à redoubler une classe.

– Redoubler une classe ! Vous ne comprenez donc pas qu'il faut que je finisse vite mes études pour pouvoir travailler et soutenir ma mère, mes petits frères ?

– Je comprends…

– Ma mère est vieille et je ne veux pas qu'elle meure sans avoir rien eu de moi. Si elle me le demandait, je sortirais tout de suite de l'école.

– Et après ? Après la mort de ta mère, ne regretteras-tu jamais d'avoir limité ta vie alors que tu aurais pu la grandir ?

– Pour nous, Noirs, grandir sa vie, c'est servir ses parents.

– C'est une conception idéaliste très louable qui avait sa raison d'être tant que survécurent le système de la famille traditionnelle et la structure politico-économique de l'ancienne Afrique. Mais les temps ont changé. Inévitablement, la famille africaine se transforme, en suivant le modèle de la famille européenne moderne. As-tu seulement pensé à ta vie future, à ta femme, tes

CamScanner

enfants ? Enfin je pense que tu devrais continuer tes études quoi qu'il arrive.

Le jour vint où nous devions recevoir les résultats. M. le Principal avait promis de nous les transmettre d'Abidjan par téléphone dès qu'il les aurait. Alors, nous, les élèves de troisième, attendions impatiemment le coup de fil libérateur devant le bureau du surveillant général. Les heures s'égrenaient lentement. Visiblement, chacun de nous souffrait et cela se voyait à nos visages défaits traversés par cette expression d'angoisse qui trahit la faiblesse humaine.

Soudain le téléphone sonna. M.C., le surveillant général, le décrocha et fit fermer la porte de son bureau. Et nous savions que le bonheur ou le malheur coulait sur les fils télégraphiques et se transformait en une grosse écriture sur le bloc notes de M.C. Collés à la petite vitre du bureau, nous percevions à peine la voix étouffée du surveillant qui, tout en les répétant, recopiait les noms des admis. J'avais les jambes molles. Mes intestins me brûlaient comme si j'avais mangé du piment. Mon cœur faisait des ratés tant il battait vite. Ma tête surchauffée était lourde et j'avais une folle envie de dormir, de ne plus penser à rien. Koula et Bazié étaient très silencieux mais moins mouvementés que moi. Et, sans savoir pourquoi, il me vint à l'idée qu'au jour du jugement dernier nous serons ainsi, chacun plaidant pour son cas. Et j'aperçus Muriel. L'admirable Muriel dans un tel moment trouvait la force de sourire et de paraître décontractée. Je ne pus répondre à son sourire car mes lèvres ne réussirent qu'à faire une grimace. La jeune fille se mit à rire franchement.

– Tout de même, Ébinto, tu ne vas pas te mettre à pleurer, j'espère ?

– Non, Muriel. La vie ne réussira jamais à me faire pleurer. Je lui tiendrai tête, toujours. Et, au besoin, je substituerai la réalité au rêve.

– Mon Dieu ! le Rousseau des temps modernes…

Et comme je voulais répondre, je vis le surveillant général sortir de son bureau, une feuille à la main.

– Voici les noms des admis…

CamScanner

Il commença par nous appeler par les numéros d'inscription. J'avais le numéro neuf, et quand M.C arriva au numéro huit, je fermai les yeux, ouvris bien les oreilles et cessai de respirer.

– Numéro neuf : Ébinto Manzan.

Admis, j'étais admis ! J'ouvris les yeux et je respirai une bouffée d'air frais. Sur les cocotiers légèrement bercés par le vent, les oiseaux chantaient et j'eus conscience que la vie continuait de tourner.

En définitive, tous mes amis étaient reçus et, comme le souhaitait M. le Principal, le collège moderne avait le plus fort pourcentage d'admis au B.E.P.C

Il en restait plus que la fête de fin d'année. Elle eut lieu trois jours après les résultats. J'avais envoyé une carte d'invitation à Monique mais elle était retenue par la fête de son collège et je fus d'ailleurs soulagé par cette absence. Muriel était là et cela me suffisait.

Nous commençâmes la soirée par la représentation théâtrale. Et puis ce fut le bal. M. le Principal l'ouvrit. Un tonnerre d'applaudissements le salua, puis de fut la mêlée générale.

Je n'aimais pas beaucoup danser, mais ce soir-là, il y avait Muriel. Et elle m'avait dit : « Viens, Ébinto, divertis-toi, voyons. » La jeune fille était une cavalière remarquable. Elle était souple et légère, dansait av c une grâce envoûtante. Oh ! Muriel, elle m'enivrait. Elle était de celles qui font perdre la tête à un homme et le font vivre sans d'autre pensée qu'elles seules. Elle inspirait la merveilleuse étourderie de l'amour fou. Je ne dansais qu'avec elle et cela me mettait en colère qu'un autre cavalier l'invitât à danser. Longuement nous avons dansé et vers les quatre heures du matin elle me dit qu'elle était fatiguée. Je l'invitai donc à aller faire une promenade sur la plage toute proche.

Nous sortîmes de la salle et nous nous mîmes à marcher doucement, la main dans la main. Une myriade d'étoiles scintillait dans le ciel. Nos pieds s'enfonçaient légèrement dans le sable mou de la grève. Pourtant un moment nous nous arrêtâmes. La brise fraîche nous souffletait le visage. Muriel était toute proche de moi. Elle appuyait sa nuque sur mon épaule et ainsi,

CamScanner

silencieusement, nous écoutions la nuit avec ses bruits sourds et amortis, admirions sa beauté froide.

– Ébinto, comme la nuit est belle !

– Oui, Muriel, belle comme toi.

Ce fut à cet instant précis que, poussé par je ne sais quelle force, j'enveloppai la jeune fille dans mes bras, et l'attirai contre moi. Elle fut surprise par mon mouvement brusque et se raidit, mais il était trop tard. Je l'avais déjà enlacée et mes lèvres s'étaient posées sur celles frémissantes de Muriel. Et je sentis faiblir la résistance de la jeune fille. Elle finit par s'abandonner complètement à mon étreinte passionnée. Son corps se blottit mollement contre le mien et je sentis sa chaleur, je respirai son parfum. Doucement, elle me repoussa et se couvrit le visage de ses deux mains. Des larmes coulaient de ses beaux yeux et roulaient sur ses joues. Qui eût dit que Muriel, si forte, si maîtresse d'elle-même, était si sensible, si faible !

– Muriel, je ne veux pas que tu pleures.

– Il ne fallait pas, Ébinto, me dit-elle d'un ton doucement coléreux.

– Pourquoi donc puisque je t'aime ? On est sublime quand on a le courage de lutter pour ce qu'on aime. Mais cette lutte doit avoir une issue. Je préfère même l'échec à l'incertitude.

– J'ai donné mon amitié, répondit la jeune fille en sanglotant.

– Je ne veux pas de ton amitié. Je veux de ton amour.

Muriel se laissa choir sur le sable, incapable de dire quelque chose. Ce matin-là, j'avais la situation bien en main et je voulais aller jusqu'au bout en profitant du trouble de la jeune fille.

– Je sais, Muriel, beaucoup de choses nous séparent. Je suis bien pauvre mais je me sens la force de te protéger, de t'aimer sincèrement et de te rendre heureuse. Évidemment je ne te promets pas une Mercedes comme cadeau de noce, mais grâce à mon travail nous arriverons à avoir un niveau de vie moyen.

Je m'étais assis auprès d'elle et je caressais affectueusement sa tête. Elle avait cessé de pleurer.

Comme une petite fille, elle se taisait et essayait de contrôler son cœur qui battait précipitamment. Elle releva la tête et croisa mon regard.

CamScanner

– Ébinto, me dit-elle, pourrais-tu vivre heureux avec moi sachant que chaque mot d'amour que je te dirai ne sort pas volontairement de mon cœur, que je ne t'aime pas aussi profondément que toi tu m'aimes ?

– Tu m'aimeras, Muriel. Tu apprendras à m'aimer, j'en suis certain. Sais-tu Ébinto que nous jouons là notre vie ?

– Ma vie est déjà jouée. Mais, dis-moi, veux-tu devenir ma femme quand nous aurons fini nos études ?

Elle réfléchit un court instant et parla d'une voix lasse.

– Je suis troublée, laisse-moi voir plus clair en moi-même. Pendant les vacances je t'écrirai.

Elle se leva et me tendit la main.

– Viens.

Je me levai et jetai un coup d'œil à ma montre :

– Il est cinq heures déjà !

Nous avons regagné le Centre culturel où l'orchestre jouait toujours. Dans le ciel, les étoiles pâlissaient. Une autre année scolaire était terminée. Demain qui s'annonçait était le premier jour des grandes vacances.

DEUXIEME PARTIE

LA VIE ET LES FRASQUES

CHAPITRE I

Nous étions en vacances. M.L. partit en France et promit de m'envoyer des cartes postales. Bazié et Koula rentrèrent chez eux, heureux d'aller apprendre leur succès à leurs parents. Muriel s'en fut à Abidjan. Monique n'était pas encore venue à Bassam. Je lui laissai un court message annonçant ma réussite à mon examen et mentionnant mon adresse de vacances, puis je partis à

CamScanner

Abidjan rejoindre un cousin avant de regagner Akounougbé, mon village natal.

Les quelques jours que je passai dans la capitale furent consacrés à la promenade et au cinéma. Du matin au soir je flânais sur les trottoirs grouillants d'hommes ; j'entrais dans les grandes boutiques sans jamais rien acheter. Je connus le samedi soir abidjanais avec son monde fou, ses bagarres et ses scandales, ses innombrables bals. Je pensai que Muriel avait toujours vécu dans cette atmosphère étouffante et qu'elle n'avait jamais soupçonné le calme et les joies villageoises. Je me dis qu'un jour, je lui montrerais la vraie vie africaine, la seule vie qui me convenait.

Et un jour, j'eus la curiosité d'aller visiter le musée. J'y trouvais d'innombrables masques, des costumes de danses traditionnelles, des statuettes en terre cuite ou en bronze venant de presque toutes les régions d'Afrique. La vue de ces objets me révolta plutôt. Oui, on laissait mourir la tradition et on croyait la faire survivre comprimée dans une salle. Que représentaient ces objets autrefois sacrés et maintenant bafoués et profanés ? On voulait conserver les valeurs dans l'artifice, peut-être pour les touristes… Mais l'esprit, comment le conserver puisqu'il n'était pas à montrer aux touristes ? Je sortis du musée, habité par un sentiment de révolte et d'impuissance.

Je venais tout juste de sortir du musée, quand je fus accosté par un inconnu.

– Bonjour mon enfant, me dit-il d'un ton à la fois humble et familier.

L'homme était assez âgé : une cinquantaine d'années peut-être. Il était décemment habillé mais avait le visage triste.

– Bonjour monsieur…

– Il me semble que nous nous sommes déjà rencontrés à Bouaké…

– Je ne connais pas Bouaké, monsieur, et je ne me rappelle pas votre visage…

– Voilà, mon enfant… J'étais malade depuis trois mois. Je suis d'Abengourou. Ma femme m'a envoyé ici et on m'a hospitalisé. Je suis maintenant remis. Dieu merci. Mais tout l'argent que j'avais, je l'ai dépensé à la pharmacie. Actuellement, je suis sans

CamScanner

le sou et depuis le matin je n'ai pas mangé. J'attends ma femme qui doit m'envoyer une petite somme pour faire mon transport et rentrer chez moi.

Il me scruta de ses petits yeux pour voir quel effet cette histoire avait produit sur moi, avant de conclure :

– J'ai faim, mon enfant. Ne pourrais-tu pas me donner quelque chose ?

Je n'avais plus que cinquante francs. Je les lui donnai. Il s'éloigna tout en marmottant des remerciements et des bénédictions.

Je rentrai à la maison et oubliai l'incident. Trois jours plus tard, je longeais la rue numéro douze à Treichville quand j'entendis une voix derrière moi.

– Bonjour mon enfant.

Je fis face à l'homme. Je reconnus mon malade originaire d'Abengourou. Je voulais lui demander si sa femme n'était pas encore venue mais il me devança :

– Il me semble que nous nous sommes déjà rencontrés à Agboville…

Je voulus lui expliquer que nous nous étions rencontrés pas plus tard qu'il y avait trois jours. Mais un terrible soupçon me vint à l'esprit et je décidai de jouer le jeu.

– Je crains que non, monsieur, répondis-je. Chaque fois que j'ai vu Agboville, j'étais dans le train. À vrai dire, je ne suis jamais descendu dans la ville même.

– Voilà, mon enfant… Je suis un pauvre cultivateur de Dimbokro. Ma femme est malade. Elle a été hospitalisée à l'Hôpital Central. L'achat des médicaments, les taxis, la nourriture, tout cela m'a fauché. Je suis sans le sou et j'ai faim. J'attends mon fils aîné qui doit m'apporter de l'argent. En attendant, ne pourrais-tu pas me donner quelques francs pour pouvoir tromper ma faim ?

– La providence, répondis-je, philosophe, prend quelquefois le malin plaisir de torturer certaines pauvres gens. Il y a trois jours, quand je vous ai vu à côté du musée, vous veniez de quitter votre chambre d'hospitalisation. Maintenant c'est au tour de madame votre femme ; demain, sans doute, ce sera celui de monsieur votre fils. C'est à croire que l'hôpital vous plaît… Si vous m'en croyez,

CamScanner

monsieur, vous abandonneriez votre existence absurde, vous achèteriez une machette et iriez vous faire embaucher dans une plantation de café. Vous gagneriez honnêtement votre vie.

– Moi, travailler aux champs ! Et à qui laisser Abidjan ? Il me semblerait que la vie s'est arrêtée.

Il partit d'un rire hystérique. Je lui tournai le dos et continuai ma promenade. Soudain, mon attention fut attirée par un petit attroupement. Je m'en approchai. Il s'agissait de joueurs de cartes et de badauds : une espèce de casino en pleine rue. Les propriétaires des cartes, deux gaillards à la mine patibulaire, posaient trois cartes sur le sol après les avoir montrées aux spectateurs. Il y avait deux cartes rouges et une noire. Ensuite, ils demandaient de reconnaître la carte noire alors que toutes les cartes étaient vues de dos. Pour participer au jeu, il fallait donner aux deux gaillards une somme de mille cinq cent francs. Et si l'on réussissait à prendre la bonne carte, on recevait trois mille francs ; dans le cas contraire, on perdait ses cinq mille francs.

J'avais l'argent en poche, mais fallait-il tenter la chance ? Était-il honnête de gagner de l'argent de cette façon-là ? Et si je perdais ? Pour une fois, je ne voulus pas trop réfléchir. Je venais justement de lire quelque part qu'il fallait être audacieux pour avoir de la chance.

Je sortis mes mille cinq cent francs et les remis aux deux hommes qui organisaient le jeu. Ils me montrèrent les cartes et après quelques prestidigitations, ils les posèrent sur le sol. Je ne fis pas attention. Aucun doute ! la carte noire était tout au milieu du lot. Je la reconnaissais à un signe sur son dos. On m'ordonna de la choisir.

Il y eut un moment de silence. L'assistance regardait la carte que j'allais prendre. Sans hésiter ma main fonça sur la carte du milieu. Puis lentement elle la retourna. Et le même cri de déception, de reproche même jaillit de toutes les gorges.

J'avais pris un valet de cœur. Oui, la carte était toute rouge.

J'avais perdu mille cinq cent francs. Il ne restait dans ma poche que deux cent soixante-quinze francs. En rentrant d'un pas de somnambule, ce n'était pas à l'argent perdu que je pensais. Mais je souffrais en pensant aux sacrifices que m'a mère avait faits pour m'envoyer cet argent. Elle achetait le poisson aux pêcheurs

CamScanner

du village, elle cassait le bois mort dans la brousse pour fumer ce poisson. Elle allait ensuite le vendre » au marché d'Adiaké sans se soucier de la condescendance des grandes dames bien habillées qui semblaient la mépriser. C'est à ce prix qu'elle m'avait envoyé cet argent que je venais de jeter à des escrocs de profession.

En y pensant j'eus du mépris pour moi-même.

Cependant, je continuais de passer mes vacances à Abidjan. Évidemment, sans argent, les promenades ne furent pas gaies. Le jour, je battais le pavé en attendant impatiemment les heures de repas. Le soir, j'errais devant les cinémas, passant mon temps à admirer les programmes, en me mordant les doigts.

Cela ne pouvait plus continuer longtemps. Ayant demandé à mon cousin l'argent du taxi, je quittai Abidjan pour Adiaké d'où je devais regagner Abounougbé par une pétrolette. Mon village, effectivement, se trouvait sur une presqu'île dans la lagune Aby. J'y arrivai le soir. Ma mère me reçut avec tous les honneurs dus à un fils aîné, breveté par-dessus le marché. Je retrouvai avec joie mon petit frère et ma petite sœur. Je retrouvai aussi ma maison, le berceau de mes souvenirs d'enfance.

Notre maison était à dix pas de la lagune. C'était une vieille paillotte de trois pièces et une véranda qui servait de salle de séjour. Le mobilier de la véranda était pauvre et rustique. Il se composait de deux chaises longues en bambou, de quelques escabeaux et d'un vieux hamac de raphia tressé dans lequel mon père aimait s'étendre après le repas du soir. Dans cette salle, par les contes et les leçons directement tirées de la vie, mon père m'avait enseigné la sagesse africaine. Là, je passais autrefois mon temps à écouter papa et à l'admirer tant son travail que pour sa vie irréprochable et respectée dans tout le village. Dans mon jeune âge, enfant timide, je sortais rarement jouer avec les autres enfants et là, sous cette véranda, j'avais mûri avant l'âge.

Les trois chambres à coucher étaient simplement alignées. Ma mère et les enfants occupaient celle de gauche, celle du milieu était la mienne alors que la dernière était réservée aux étrangers. Dans ma chambre, j'avais un lit en bambou couvert de draps blancs que ma mère prenait toujours plaisir à laver ; j'avais aussi une petite table et deux chaises en bois. Mon unique fenêtre donnait derrière la maison, sur une espèce de minuscule

CamScanner

dépression toujours inondée pendant la saison des pluies et que j'appelais mon « lac ». Mais ce qui faisait surtout mon orgueil, c'était ma petite bibliothèque.

Je l'avais placée dans un angle de la pièce. Elle constituait pour moi une véritable fortune. Elle n'était, aux yeux de ma mère, qu'un simple ornement. Cette bibliothèque contenait une soixantaine de livres, la plupart étant des prix remportés à la fin de chaque année scolaire.

Sur la première étagère, j'avais rangé les prix d'excellence et d'autres ouvrages de luxe abondamment illustrés. J'avais réservé la deuxième à mes auteurs préférés et le grand Hugo y avait une place de choix. À côté de lui, il y avait Balzac, St Éxupéry, Mauriac et parmi les Africains David Diop, Birago Diop et Dadié. Enfin, la troisième et la quatrième étagère supportaient les œuvres des nombreux écrivains que je lisais de temps à autres ; c'est ainsi que les grands du théâtre classique se retrouvaient aux côtés de Richard Wright, des sœurs Brontë, de Vallés, de Pierre Benoît et de Maurice West. Il y avait aussi des romans pour enfants d'Enid Blyton, de La Comtesse de Ségur, etc, etc.

Tel était l'aspect de ma chambre. Chaque objet m'y était familier et me rappelait quelque chose. Ce lieu était pour moi un univers particulier qui me faisait revivre le passé, mon enfance.

Mais pendant ces vacances-là, je ne voulais pas vivre de souvenirs. La lagune agitée où j'aimais tant nager ne m'émouvait plus. Je n'arrivais pas à retrouver cette douce atmosphère qui me faisait aimer le village. J'étais presque insensible à toutes les activités qui autrefois me passionnaient. Je pensais à mon avenir. J'attendais quelque chose pour réchauffer ma vie et me ranimer : une simple lettre, un message de Muriel.

Et puis un jour, je reçus deux lettres. Fiévreusement, j'ouvris la première. Elle était de Muriel. Je la lus.

« Mon cher ami,

« Quoi qu'il en soit, il arrive toujours à quelqu'un qui n'en n'a pas l'habitude, de réfléchir. Cela est l'apanage de nous autres, jeunes gens qui ne savons encore rien de la vie et qui voulons y trouver la réalisation immédiate de nos rêves d'enfants.

CamScanner

« Et puis la prise de conscience se fait tout d'un coup. La réalité bien souvent médiocre nous déçoit ; la vie change brutalement. On y découvre un réseau inextricable de voies dont on en sait laquelle suivre. Très souvent, le manque de maturité d'esprit nous en fait emprunter. Dès lors, on est pris dans un vertige auquel on échappe difficilement en luttant. Ou bien on se révolte contre la société ou, dans un dernier cas, on s'abandonne jusqu'à ce plus vil degré de bassesse qu'on dit dépravation.

« Au collège, beaucoup de camarades me traitaient de frivole, volage même. Ne proteste pas. J'ai toujours su ce qu'on disait de moi. Toi, tu m'aimes et il paraît que l'amour est aveugle ; mais tes amis te parlaient mal de moi. Aucune importance. Vois-tu, Ébinto, mon enfance et ma vie se sont passés dans le tourbillon de cette atmosphère de ville, de cinémas, de surprises-parties, de bals. Tu comprends ? Ma frivolité, ma coquetterie, mon manque de complexe : tout cela est un attribut de ma société. J'ai pris la vie comme je l'ai trouvée, aimant rire, ne prenant presque rien au sérieux.

« Et puis, tu m'as montré que la vie était autre chose ou plutôt qu'elle pouvait être autre chose. Tu m'as mise devant une réalité : l'amour profond et sincère. Et j'ai dû réfléchir. J'ai beaucoup réfléchi depuis notre baiser au bord de la mer afin de te dire la vérité que je t'avais promise. Cher Ébinto, je voudrais tellement te rendre heureux, mais je sais que je n'arriverai qu'à te faire souffrir. Cette vie sérieuse qui est la tienne, je voudrais pouvoir l'adopter, mais cela n'est pas possible. Je ne peux pas changer mon caractère. Je serais un monstre si j'avais le courage d'accepter et ensuite de bafouer ton amour.

« Ébinto, je ne sais comment te le dire. Vois-tu, je t'aime bien. Près de toi je me sens en sécurité, j'ai confiance en toi et je voudrais me raconter mes secrets comme à un frère et non comme au garçon que j'aime d'amour. Je sais que tu souffriras mais je préfère te faire souffrir un jour que de gâcher toute ta vie.

« Cher Ébinto, je pars en France où je vais continuer mes études. Je ne t'oublierai jamais. Tu vivras toujours dans mon cœur. Je te souhaite de trouver une fille qui puisse te rendre heureux comme tu le mérites.

« Au revoir, cher Ébinto, et reçois toutes mes amitiés.

CamScanner

Muriel. »

J'ai relu plusieurs fois la lettre de Muriel. J'ai essayé de comprendre chaque mot, j'ai cherché à saisir un message secret sui me fût favorable. Mais il fallait que je fusse bien idiot pour ne pas comprendre que ce message était la sentence fatale. Muriel ne m'aimait pas. Muriel partait en France. Je n'allais plus la revoir car, en effet, je me demandais comment je pourrais aller un jour en France. Alors, comment lutter ? L'obstacle était dressé, infranchissable. J'eusse été de la classe de Muriel que tous ces problèmes ne seraient pas posés. J'aurais pu aller moi aussi en France. Là-bas, j'aurais pu revoir Muriel ; peut-être serions-nous arrivés à nous comprendre. Mais j'étais pauvre. Ma pauvreté, j'en étais digne et m'en enorgueillissais, mais je compris ce jour-là qu'il était triste d'être pauvre. Était-ce donc vrai que « l'argent c'est la vie » comme le disait Vautrin ? En tout cas, pour moi, le salut résidait dans l'oubli de la jeune fille. Mais comment y arriver ? Est-il possible d'oublier l'être aimé ? Dans mon esprit, je revoyais Muriel avec sa taille élancée, ses beaux yeux noirs, sa démarche gracieuse et sûre, le port altier de sa tête, son sourire malicieux et je ne pouvais m'empêcher de l'aimer.

J'eus une terrible envie de pleurer, d'effacer de ma tête tous les souvenirs et toutes les illusions que je m'étais faites à propos de Muriel. Et puis je me souvins que j'avais une autre lettre. Je l'ouvris. Elle était de Monique.

« Bien cher Ébin,

« Comment écrire cette lettre, Je ne sais vraiment pas. J'aurais voulu plutôt te parler en tête à tête mais je sais que je n'en aurais pas le courage. J'ai si honte de ce que je vais dire.

« Ébin, tu te rappelles cette nuit où je me suis dit donnée à toi ? Cette nuit-là, j'ai été très heureuse parce que j'étais liée à jamais à l'homme que j'aime. Je n'ai commencé à penser aux conséquences de notre acte qu'au moment où je t'ai vu te détacher petit à petit de moi. Je souffrais de ta négligence mais je

CamScanner

trouvais même du plaisir à t'aimer silencieusement, pensant qu'un jour tu m'aurais aimé autant que je t'aime.

« Aujourd'hui, Ébin, les choses sont différentes. J'attends un enfant de toi. Je viens, à l'insu de mes parents, de consulter le docteur et j'ai cette certitude maintenant. Bientôt tout le monde s'apercevra de mon état. Que deviendrons-nous alors, Ébin ? Je ne voudrais, en aucun cas, te causer des ennuis. Cependant, que répondrais-je à mon père quand il me demandera le nom du père ?

« Écris-moi, Ébin, dis-moi ce que je dois faire. J'ai confiance en toi et je ferai tout ce que tu me conseilleras. O mon bien aimé, si tu savais combien je suis malheureuse de te causer des ennuis qui risquent de briser ta vie !

« Voilà, Ébin, je suis dans un tel état d'âme que je ne peux rien te dire d'autre sinon que je t'aime.

Monique. »

Le soir tombait. Je sortis de ma chambre après avoir relu une dernière fois chacune des deux lettres. Je me mis à me promener lentement derrière ma case, près de mon « lac » qui regorgeait d'eau. Les crapauds-buffles coassaient à tue-tête. Autrefois, j'arrivais à trouver un certain charme à leur cacophonie mais ce soir-là, ils m'irritaient car ils m'empêchaient de réfléchir à mon malheur.

Non seulement Muriel venait de m'abandonner mais Monique me mettait encore en face d'un problème angoissant. Le coup que la lettre de Monique m'assénait était trop fort et il m'étourdissait. Je n'arrivais pas à comprendre comment les évènements pouvaient se précipiter ainsi. Quelle attitude adopter vis-à-vis de Monique ? Je commençais à avoir une certitude : je n'aimais pas Monique, en tout cas pas d'amour. Devais-je malgré cela reconnaître l'enfant qui allait naître, fruit d'une nuit de folie ? Je savais d'avance toutes les difficultés que cette reconnaissance pouvait occasionner. Devais-je donc tout nier, refuser d'accepter avoir eu des relations intimes avec la jeune fille ? Je n'étais pas

CamScanner

assez lâche pour faire pareille chose et puis Monique ne le méritait vraiment pas.

Le lendemain, j'écrivis à Monique. Je lui ordonnai de dire à son père que je reconnais être le responsable de ce qui arrivait, que j'allais pourvoir à toutes les dépenses que l'état de la jeune fille nécessitait.

Je ne parlai pas de mariage.

Une semaine plus tard je reçus la réponse de Monique.

« Ébin chéri,

« Il s'en est fallu de peu que je n'aille me jeter dans la lagune la nuit passée. Ébin, j'ai fait comme tu as dit. J'ai révélé à mon père que j'attendais un enfant de toi. Il m'a traitée de tout ce qu'il ya de plus méprisable au monde. Il m'a battue et dans la colère m'aurait tuée si des gens n'étaient intervenus. Il exige que tu m'épouses tout de suite avant que tout le monde ne s'aperçoive de mon état. Si tu refuses, il menace de me renier, de me chasser de sa concession et de t'emmener à la police pour détournement de mineure.

« Pardonne-moi de te faire tout ce mal.

« Je t'aime vraiment, Ébin.

Monique. »

Ce soir-là, j'eus à parler à ma mère. Je lui racontai tout ce que tu sais, lecteur, sur Muriel, Monique et moi-même. Je lui expliquais la grave situation dans laquelle je me trouvais. Je n'aimais pas Monique et c'est Muriel que j'aimais. Épouser Monique serait me condamner à être malheureux toute la vie.

– Cette fille t'aime infiniment, me dit ma mère en parlant de Monique. Elle fera ton bonheur.

– Mais, maman, je dois continuer mes études.

– Tu viens d'avoir ton Brevet ; Avec cela tu peux gagner ton pain. Épouse cette jeune fille. Tu es d'ailleurs un homme déjà, pas vrai ?

CamScanner

Elle était heureuse de me trouver un homme et pressée de me voir marié. Elle ne semblait pas du tout alarmée par la situation que je jugeais tragique.

– Maman, tu ne comprends pas que ma vie sera brisée ? Comment continuer mes études avec une femme et un enfant ? Tu te tues à t'occuper de moi mais pourras-tu t'occuper aussi de ma famille ?

– Ne sois pas trop ambitieux, Ébinto. Je me fais vieille et il faut maintenant que tu m'aides à ton tour. Sors de l'école, organise ta vie. Tu pourras alors t'occuper de ton petit frère et de ta petite sœur. Tu les enverras à l'école.

– Je ferai tout pour toi, maman. Oui, tu mérites tous mes sacrifices mais quel travail pourrais-je faire avec le simple B.E.P.C. ? Comment vivrais-je dans cette vie de plus en plus chère ? Si je continuais un peu mes études, par exemple en entrant dans une école professionnelle…

– Ébinto, tu ne me feras plaisir qu'en quittant l'école et en épousant la jeune fille. Il me faut un petit enfant et pour le travail, tu trouveras toujours quelque chose à faire.

Il était inutile de discuter avec ma mère. Par la force des choses j'étais obligé de faire ce qu'elle voulait. J'allais épouser Monique sous peine d'aller en prison. Et me marier signifiait quitter l'école.

– Je ferai ce que tu voudras, maman, dis-je tristement.

CHAPITRE II

Je fis ce que voulait maman.

J'épousai Monique et dis adieu à l'école. Désormais il fallait vivre en homme. Dans une lettre, je fis part de mes sentiments à mon ami, M.L.

« … La vie s'est ouverte à moi sans transition. Ma vie, je voulais la former silencieusement. J'écoutais le monde et ses idées, j'observais les hommes, leurs actes et j'essayais d'en tirer un enseignement qui pût diriger mon existence et lui donner le sens dont j'avais toujours rêvé. Hier encore j'étais à

CamScanner

l'apprentissage ; aujourd'hui je suis entré dans ce « théâtre d'orgueil et d'erreur » qu'est le monde sans avoir fini ma formation.

« J'ai toujours pensé que malgré les difficultés, je sortirais vainqueur de la lutte que l'homme doit mener sur terre. Mais les premiers coups que je viens de recevoir m'ont ébranlé. On pourrait même me croire vaincu mais je crois qu'on n'est vaincu que dans la mesure où l'on accepte sa défaite. Jugez donc de ce que le sort a fait de moi. J'aime ardemment une jeune fille qui n'est pas de la même classe sociale que moi et qui ne m'aime pas ; j'ai eu une aventure avec une autre jeune fille que je n'aime pas et que je suis obligé d'épouser immédiatement sous peine d'aller passer cinq ans en prison.

« Ma mère même m'a poussé à épouser cette fille et à quitter l'école. Elle dit être vieille et lasse. Elle ne peut plus s'occuper de moi et de mes petits frères. Pour elle aussi, l'histoire de la jeune fille est devenue un bon prétexte pour me faire quitter les bancs. Ah ! vous souvenez-vous ? Un jour, je vous parlais de notre grandeur, celle qui consiste à obéir à nos parents et à les aider à achever tranquillement leur vie passée à notre service. J'étais fier de ce sacrifice ; je sais maintenant le goût amer de l'épreuve. Cependant, je ne regrette pas. Je n'en veux pas à ma mère.

« Nous sommes la génération de la transition entre deux civilisations. Nous sommes la génération du sacrifice. Un de mes jeunes camarades européens m'avait dit au collège que nous, jeunes Noirs, nous inventions nos problèmes, nos malheurs. J'ai répondu que s'il avait compris René, il n'y avait pas de raison qu'il ne nous comprenne pas. René, lui, avait inventé son mal. Nous, nous n'avons rien inventé. Dans tous les domaines, nous aurons à souffrir. Car entre la tradition d'un passé glorieux et l'éblouissante vie de la civilisation blanche, l'option est impossible, la synthèse délicate et incertaine. Car on a voulu que les principaux fondements de l'une quelconque de ces deux civilisations détruisent ceux de l'autre.

« Je n'en veux pas à ma mère mais j'en ai après ma femme. Elle a détruit mes rêves. Ma mère m'aurait laissé continuer mes études si je n'avais pas été obligé de prendre femme. Une chose est certaine : je n'aime pas cette fille, je ne peux donc vivre avec

CamScanner

elle. Elle devra partir. Comment m'y prendre ? Je ne sais encore, mais son père regrettera de m'avoir forcé à épouser sa fille et à gâcher ma vie… »

M.L. répondit à ma lettre. Il était très surpris par la brusquerie des évènements qui étaient survenus. Il me conseillait du calme et disait qu'avec un peu de bon sens et de réalisme je pouvais organiser mon existence et vivre heureux avec ma femme.

« … Ta femme, continuait-il, je te conseille de la respecter si tu ne peux l'aimer. En tout ca, évite de lui faire du mal car je ne pense pas qu'elle soit seule responsable de ce qui est arrivé. Ébinto, il te faut du réalisme, sans cela tu commettras de graves erreurs. La vie, évidemment, est bien autre chose que le rêve. Tu t'en rends d'ailleurs déjà compte… »

Oui, bien sûr, je m'en rendais compte.

Monique vint chez moi à Akounougbé. La vie conjugale commença et la situation m'apparut dans toute sa gravité. Je n'aimais pas Monique, je me mis à la détester car n'étant plus une amie, elle devenait pour moi un lien d'épines. Je la reçus avec froideur, elle accepta cet accueil avec humilité.

Monique, était-ce ma faute si je ne t'aimais pas ? Au collège, il était arrivé un moment où j'avais eu nécessairement besoin d'amour. Alors, autour de moi, je sentais un vide, quelque chose de vague et de mélancolique et j'avais cherché la jeune fille qui pût me plaire et combler ce vide. Dans la cour de ton père, j'avais fini par m'habituer à toi, Monique. Je n'avais jamais envisagé la vie à tes côtés. Et puis j'avais rencontré Muriel. L'image de la jeune fille répondit à l'idéal que j'avais créé. J'y portai tout mon amour et toutes mes espérances. Oui, j'avais rêvé à l'amour mais je n'avais pas songé à un mariage si brusque. Vois-tu, Monique, tout s'opposait à un bonheur possible du couple que nous avions formé si prématurément.

Lié à Monique, je me trouvais lié aux problèmes d'un chef de famille. Ah ! oui, j'avais fini de compter sur ma mère. Désormais, l'on devait compter sur moi, d'où l'urgence de trouver du travail.

Je partis à Abidjan chercher à être employé dans un bureau comme commis. Je ne connaissais pas Abidjan, l'Abidjan des affaires. Comment trouver du travail sans spécialisation, tout seul, sans aucune relation ? Je m'inscrivis à l'office de la main-

CamScanner

d'œuvre et chaque jour, plein d'angoisse, j'allais aux renseignements pour en revenir encore plus découragé.

Moi, Ébinto, le brillant élève de Bassam, moi dont les professeurs parlaient et à qui ils prévoyaient un avenir assuré, je n'en revenais pas d'en être réduit à ce stade par un caprice du destin. Une nuit, une seule nuit d'un bonheur de jeunes gens innocents et toute une vie d'enfer.

Quelquefois, je traînais par les rues et poussais l'audace jusqu'à entrer dans un bureau et à bégayer :

– S'il vous plaît, je cherche un emploi.

Alors on me disait :

– Adressez-vous à la main-d'œuvre.

Ou on me demandait :

– Que savez-vous faire ?

– J'ai le B.E.P.C

– Simplement ? Sans spécialisation ?

– Hélas ! non, répondais-je avec confusion. Mais j'apprendrai facilement.

– Laissez votre adresse, on vous écrira s'il y a quelque chose pour vous.

Et je partais recommencer ailleurs. Et j'avais fini par savoir à peu près les questions que l'on me poserait dans telle ou telle entreprise. Oh ! j'aurais accepté n'importe quoi. Que m'importait l'air hautain des chefs de service auxquels je m'adressais ! Le soir, je rentrais tout fatigué et découragé. Je mangeais et dormais chez mon cousin. Je n'y étais pas à l'aise car je gênais mes hôtes dans une maison avec une chambre à coucher et un petit salon.

La nuit, étendu sur une natte dans le salon de mon cousin, je ne pouvais plus séparer la réalité du songe. Car ma vie, c'était Muriel et moi, dans notre maison avec notre enfant dans son berceau ; c'était nous, pleinement heureux d'une réussite due au travail.

Mais le matin, quand je me levais très tôt et sans déjeuner, cheminais vers l'office de la main-d'œuvre, je me rendais alors compte que la réalité c'était Monique qui m'attendait à Akounougbé, c'était le besoin urgent d'avoir une profession.

Partout j'ai cherché à travailler, à être vendeur dans un magasin, petit secrétaire dans un bureau, enfin n'importe quoi.

CamScanner

J'ai traîné dans toutes les rues, frappé à toutes les portes, étalé aux yeux de tous ma bonne volonté. Mais cela ne suffisait pas.

J'avais fini par avoir des connaissances à l'office de la main-d'œuvre. C'étaient des pauvres diables comme moi en quête d'emploi. Nous devînmes amis pour être logés à la même enseigne. Un jour, l'un de mes nouveaux amis me conduisit chez un monsieur cossu qui nous signifia qu'il pouvait nous aider moyennant une certaine somme. Je n'avais pas d'argent ; mon ami, lui, avait sept mille francs. Il les donna au monsieur. Les jours suivants, je ne vis plus mon ancien compagnon d'infortune. Il avait sans doute trouvé du travail.

Moi, j'attendis que le ciel ou le hasard me vînt en aide. J'ai attendu longtemps, je ne sais plus combien de temps. Enfin, un jour à la main-d'œuvre on donna suite à ma demande d'emploi. Un grand planteur de bananes voulait un jeune homme assez instruit et dynamique comme contremaître – il vaudrait mieux dire chef manœuvre. J'acceptai avec plaisir.

Akounougbé, Adiaké, Aboisso, Ayamé : nous nous arrêtions à chaque ville, le temps d'emprunter une autre voiture. Ayamé était la dernière escale avant d'arriver au champ où j'allais être contremaître.

Ayamé était une ville nouvelle, plus exactement un village moderne. Le bac de retenue de la centrale hydroélectrique avait inondé de nombreux villages dont le plus important portait le nom d'Ayamé. Ces villages engloutis s'étaient réunis et un gros village avait surgi tout près du barrage. Il se nomma Ayamé. Ses maisons, construites selon trois plans, étaient bien alignées. Toutes étaient en dur et couvertes de tôle. Le gros bourg était éclairé et un grand château d'eau donnait l'eau courante. Mais Ayamé, trop brusquement sorti du concept de village, n'arrivait pas à s'adapter à sa nouvelle nature de ville, d'où le calme plat qui l'écrasait.

C'est de là que nous empruntâmes un camion de la plantation. Une heure plus tard nous y étions.

C'était un coin perdu dans la forêt. Le terrain plat et boueux était entouré de montagnes. Une véritable forêt de bananiers occupait toute la surface irriguée.

CamScanner

Les logements des manœuvres étaient groupés. On m'y montra mes appartements : une chambre et une véranda. Là étaient ma vie, la fin de mes illusions et la prise de conscience d'une réalité longtemps réfutée. Là était l'amertume.

De l'amertume vint la révolte. Révolte contre quoi ?

Dans mon esprit, j'eus l'idée de ce que j'étais : rien d'autre qu'un raté. Et ce, par une circonstance aussi futile qu'une aventure avec une fille, Monique, que je n'aimais même pas.

Ah, Monique ! Toute ma colère s'était abattue sur elle. Oui, tout cela était de sa faute. Ce ne serait pas arrivé si un soir elle n'était pas rentrée dans ma chambre de collégien.

La colère d'un jeune homme sérieux est calme et terrible. Elle n'est pas furieuse, elle est froidement cruelle car elle provient de blessures profondes. Je me mettais rarement en colère. J'ai toujours essayé de comprendre même ceux qui m'avaient fait du mal. J'expliquais leur geste et je pardonnais. Au collège, des camarades me trouvaient faible parce que je ne causais pas d'ennuis aux professeurs. On me traitait même de « lâche » – le mot était à la mode au collège – parce que j'obéissais minutieusement aux consignes disciplinaires de l'établissement. Je n'avais jamais rien répondu à ceux qui me tenaient ces propos ; je leur souriais. C'étaient des inconscients et ils ne pouvaient pas comprendre que j'étais capable de haïr et d'être cruel aussi bien que d'aimer. Et je me rappelais la phrase d'Axël : « Il est des êtres qui répugnent à s'insurger quotidiennement contre des détails qui n'en valent pas la peine. Et puis, un jour, (…) l'on verra ces êtres prendre une décision que nul de ceux qui leur reprochaient leur apathie n'eût été capable de prendre. »

Jusqu'ici, j'avais considéré les hommes avec amour ; La colère d'être un rien du tout m'ouvrit une autre voie : le MAL. Et, curieusement, je me souvins de Maldoror qui « fut bon pendant ses premières années » et qui « s'aperçut ensuite qu'il était né méchant : fatalité extraordinaire ! »

Pourtant, j'ai essayé de ménager Monique, de la traiter avec douceur : c'étaient les derniers sursauts de bonté d'un homme révolté. Je crois qu'il n'y a rien de plus tragique que la vie d'un homme sérieux déçu dans ses ambitions par une réalité médiocre. Blessé dans son amour-propre, il peut se métamorphoser, devenir

CamScanner

un individu peu recommandable. La douleur l'aveugle en le tourmentant et il cherche un moyen pour échapper à la misère ; Souvent, il y voit le mal. Cet homme peut être sauvé par les circonstances : un ami qui le conseille et le guérit, un évènement qui change sa vie. Si rien de cela n'intervient, il sombre alors dans le vice et arrive facilement au crime.

J'avais Monique pour me consoler et m'aimer. Mais la jeune fille était la cause de ma blessure. Et, au lieu de voir en elle une amie, j'en fis une ennemie de qui il fallait se venger en même temps que d'un monde injuste.

Je me mis au travail. Il consistait à surveiller environ cent cinquante manœuvres, à veiller à ce qu'ils fassent correctement leur tâche. Je devais faire des rapports réguliers qui pouvaient influer sur les salaires de ces manœuvres. Je m'occupais aussi du recrutement du personnel alors que M. Rouget, notre patron, gérait la vente des bananes et les finances.

M. Rouget était un gaillard d'une quarantaine d'années et doté d'une solide constitution physique. Pied-noir d'Algérie, il avait eu des parents aisés. Aimant l'aventure, il s'engagea dans l'armée française. Il eut à combattre en Indochine. Rentré en Algérie, il se heurta à la guerre d'indépendance de ce pays. Ce furent des massacres de part et d'autre où il perdit ses parents et presque toute sa fortune. C'est alors qu'avec des fonds relativement modestes, il gagna la Côte d'Ivoire et créa sa plantation de bananes.

J'appris tout cela de la bouche même de M. Rouget au cours de nos entretiens hebdomadaires.

– Voyez-vous, Ébinto, la vie n'a pas été facile avec moi. J'ai été dur avec elle. J'ai prévenu les coups.

– Je ne suis pas partisan du libre arbitre et je pense que beaucoup de circonstances font de notre vie une réussite ou un échec.

– Le problème est de savoir exploiter ce que vous appelez circonstances. Il faut savoir prendre l'initiative. Être un homme d'initiative, tout est là.

Je pris l'initiative, non de lutter pour mon bien-être, mais d'être un démon. J'exigeais des manœuvres une discipline et un travail militaires. Le moindre retard était sanctionné. Les

CamScanner

travailleurs de la plantation se mirent à me détester. Ils me mettaient dans le lot de ces gens à la solde du Blanc. Je me moquais de leurs souffrances, je riais de leurs misères, je voulais en faire des robots. Le Blanc, lui, m'aimait. Avec un contremaître pareil, les affaires marchaient comme sur des roulettes. Mais en vérité cela ne me faisait ni chaud ni froid qu'on me détestât ou qu'on m'aimât. Je crois que je voulais trouver du plaisir à faire le mal.

– Monique, appelle-moi Kaboré.

– Ébin, tu sais qu'il est malade.

– Cela ne te regarde pas. Appelle-le.

Un instant plus tard, le nommé Kaboré était devant moi. Il était maigre. Ses yeux jaunes s'enfonçaient dans ses orbites. Il tremblait de froid ou de peur.

– Cela fait un mois que tu ne travailles pas, Kaboré.

– Je suis malade, monsieur.

– J'ai voulu que tu ailles à l'hôpital et tu as refusé.

– Monsieur, le Blanc ne connaît pas le médicament de « djakouadjo ». C'est pour cela que je me soigne à l'indigène.

– N'étant pas allé chez le docteur, tu n'as donc pas eu de congés réglementaires. Nous ne savons pas l'importance de ta maladie. Peut-être peux-tu travailler et fais-tu le malin. En tout cas le patron et moi avons décidé que tu n'auras que le tiers de ton salaire. Et c'est bien payé car si chaque manœuvre s'amusait à jouer au malade, ce serait la ruine.

Kaboré me regardait de ses yeux fiévreux. Ses lèvres tremblaient imperceptiblement et je crois qu'il aurait pu me tuer s'il en avait eu la possibilité.

– Vous êtes méchant, monsieur Ébinto, me dit-il très doucement.

– C'est inutile de me le dire ; je sais. Maintenant sors d'ici.

– J'ai pitié de vous, me dit-il avant de se tourner lentement vers la porte.

– Pour le moment, je crois que c'est plutôt toi qui es digne de pitié.

Il sortit. Monique entra.

– Ébin, pourquoi veux-tu attirer la haine de tous les hommes ?

– Cela ne te regarde pas, et puis laisse-moi en paix.

CamScanner

– Je t'en prie, Ébin, ne fais pas un effort pour devenir méchant.

– Non, cela n'a pas besoin d'un effort ; c'est si facile. Allez, dehors !

Elle ne sortit pas. Elle me fixa d'un regard qui m'aurait fait réfléchir toute une journée si je n'avais été un autre Ébinto.

Oui, j'étais devenu un autre ou plutôt j'avais acquis ma vraie nature. J'étais devenu amer, vulgaire, méchant et cynique. Je savais que Monique souffrait de cette métamorphose et je voulais surtout la faire souffrir, elle.

Pendant des jours entiers, je ne parlais pas à Monique. Je rentrais tard à la maison, je ne mangeais pas sous prétexte que le repas était mal cuit. En tout cas j'avais toujours quelque chose à reprocher à Monique. Chacune des actions de la jeune fille me mettait en colère et je trouvais je ne sais quel malin plaisir à lui faire mal.

– Ébin, me dit-elle un jour, je voudrais aller de temps en temps à la maternité d'Aboisso pour prendre des soins.

– Ma mère, expliquai-je, n'a pas eu besoin des soins d'une sage-femme pour me mettre au monde. Et puis je n'ai pas d'argent pour couvrir des frais inutiles.

Monique baissa les yeux. Elle faisait de gros efforts pour ne pas pleurer.

– Ce ne sont pas des frais inutiles. J'ai de fréquents maux de ventre et des démangeaisons.

– Je te dis que je n'ai pas d'argent, coupai-je tout court.

Et je sortis en sifflotant.

Au seuil de la porte, elle me regardait marcher et je sentais désagréablement ce regard triste sur mon dos.

Malgré tout Monique a essayé de sauver notre ménage. Elle a essayé de me ramener à la réalité. Elle me disait que rien ne nous empêchait d'être heureux. Quand elle me disait cela, je la regardais avec un sourire ironique et je mettais un terme à l'entretien par cette phrase amère : « C'est pour me donner ce bonheur qu'une nuit tu es entrée dans ma chambre à Bassam ? »

Quand je rentrais du travail, je la trouvais propre et presque gaie. Elle m'accueillait avec un sourire qui m'aurait ému autrefois. Mais je ne répondais pas à ce sourire. Je me mettais à

CamScanner

table, mangeais le nez dans mon assiette et allais écouter mon poste de radio. Je la sentais blessée. Mais elle dominait sa douleur et c'est précisément ce qui accroissait ma colère. Elle ne pleurait pas, elle venait s'asseoir tout près de moi pour me parler.

– Ébin, tu te souviens de nos promenades la nuit à Bassam ? Nous étions si heureux.

– Ah ! je me rappelle, bien sûr. Nous avons été heureux avant l'heure. C'est là la cause de notre drame.

– Mais qu'est-ce qui nous empêche d'organiser notre vie, de connaître le bonheur ?

– Je crois qu'on ne peut être heureux qu'avec une personne qu'on aime. Certains couples ont au moins la mince satisfaction de pouvoir dire : « Notre union a été une erreur. Si nous avions su, nous ne nous serions pas mariés. » Moi, je n'ai même pas eu ce choix.

Monique ne broncha pas. Aucun trait de son visage ne se crispa. Elle resta silencieuse un moment.

– Ébin, tu ne comprends donc pas ce que notre vie a d'absurde ?

– Toute existence est absurde et cela me déplaît que tu te sois nourrie de Camus.

– Je ne connais pas Camus, mais je te demande un peu de réalisme. Pourquoi cherches-tu à me faire souffrir alors que je ne veux que ton bonheur ?

Elle parlait doucement et son visage légèrement levé vers moi semblait m'accuser.

– Tu devrais pourtant savoir ce que j'attends de toi, Monique.

– Oui, je sais, répondit-elle.

Pourtant nous avons continué à mener la même existence. Des mois se sont écoulés et ma cruauté se développait. Dans le foyer l'atmosphère était irrespirable. Un soir je vins chez moi avec la fille d'un manœuvre. Monique était allée en brousse casser du bois mort. Quand elle rentra, elle me vit avec l'autre fille. Elle resta au seuil de la maison, comme pétrifiée, et puis mollement elle s'écroula au sol. Elle s'était évanouie.

Quand elle revint à elle, elle était étendue dans son lit. Et j'étais seul auprès d'elle. « Tu ne m'épargneras donc aucune

CamScanner

peine », me dit-elle en éclatant en sanglots. C'était la première fois qu'elle pleurait devant moi depuis notre mariage.

Je n'essayai même pas de me justifier. Je me levai et sortis de la chambre.

Ce fut un mois après cette scène qu'eut lieu l'accouchement de Monique. J'en fus surpris. M. Rouget n'était pas là et il n'y avait pas de voiture pour transporter la jeune femme à la maternité d'Aboisso. Alors j'eus peur car je compris que Monique pouvait mourir. À la plantation je n'avais pas d'amis. Comment faire ? Je me souvins qu'une femme avait déjà accouché à la plantation sous les soins de la vieille femme de Kaboré. Je m'en fus chez le manœuvre. Il était là. Je lui expliquai ce qui se passait et sollicitai sans honte l'aide de sa femme. Le Mossi ne fit aucune histoire. Il pria la vieille femme de venir assister Monique.

Il advint que l'accouchement de la jeune femme fut très difficile. La vieille madame Kaboré passa toute la nuit au chevet de Monique. Elle essaya tous les procédés indigènes mais cela allait mal. Ce fut seulement le lendemain vers quinze heures que l'enfant vint au monde.

Il était mort-né.

Ah ! aujourd'hui, ce cadavre aussi me hante. Le premier cadavre que je voyais de ma vie. Le cadavre d'un enfant à peine né, un tout petit corps étrangement frêle et mou. On l'enterra et j'eus à apprendre la nouvelle à ma femme.

Je suis entré dans la chambre encore faiblement éclairée par la douce lumière crépusculaire. J'ai regardé. Elle était couchée sur des draps blancs et, comme elle était épuisée par les efforts fournis, elle dormait. Pendant un court instant j'ai eu pitié de ce visage las, ce visage si beau dans son repos. Je me suis approché de Monique et tout doucement j'ai pris sa main, comme à Bassam autrefois. Elle a ouvert les paupières et, surprise de me voir auprès d'elle, elle a souri. Et puis elle a regardé dans les langes sans voir son enfant.

– Mon Ébin, je veux voir notre enfant. Il te ressemble, n'est-ce pas ?

Je ne cherchai pas à adoucir la dramatique nouvelle que je lui apportais.

– Tu ne le verras jamais, Monique. Il est mort.

CamScanner

J'ai vu alors les yeux de la jeune femme s'agrandir énormément. Et elle a hurlé : un hurlement terminé par une sorte de râle d'un animal en agonie. Ensuite elle est restée immobile et a fermé les yeux. Moi, j'ai senti ce cri funèbre traverser tout mon être et j'ai eu réellement pitié de Monique. Pour la première fois j'ai su Monique très malheureuse et j'ai compris qu'elle avait besoin d'affection. J'ai voulu la prendre dans mes bras, la réchauffer et lui dire de douces paroles mais il y avait encore en moi quelque chose d'animal qui m'empêchait de m'adoucir.

Je suis sorti et j'ai laissé Monique presque sans connaissance.

CHAPITRE III

Je m'étais montré presque insensible à tout ce qui était arrivé.

Mme Kaboré soignait Monique et elle racontait à son mari ma conduite inhumaine : « On dirait qu'il veut tuer sa femme », disait-elle.

Un jour, je fus convoqué par M. Rouget. Quand je me présentai devant lui, je le trouvais assis à sa table de travail. Il semblait soucieux et il n'avait pas cet air tout militaire dont il s'était fait une seconde nature.

– Asseyez-vous, me dit-il.

Je m'assis.

– Je vous ai appelé à propos d'une affaire particulière, commença M. Rouget. Je suis assez âgé et je puis être votre père. Vous me permettrez d'entrer dans votre vie privée.

– Je vous écoute.

– Mme Kaboré est venue me voir et m'a prié d'intervenir auprès de vous pour que vous ménagiez un peu votre femme. Elle m'a tout raconté. Je ne peux pas vous obliger, mais je voudrais seulement vous donner des conseils.

Je l'écoutais parler et j'avais envie de sortir du bureau et de claquer la porte par derrière.

– Quelles que soient les raisons de votre attitude vis-à-vis de votre femme, je vous prie de croire qu'elle souffre plus qu'elle ne

CamScanner

vous a fait souffrir. Toujours, on regrette plus tard d'avoir pris plaisir à faire mal. Pardonnez-lui le mal qu'elle vous a fait.

– Le mal qu'elle m'a fait, on ne peut pas l'évaluer. Elle a brisé ma vie, déçu mes ambitions, fait de moi un malheureux petit contremaître de campagne, perdu dans la brousse, ignorant même ce qui se passe dans le monde.

M. Rouget se gratta la tête, puis doucement me cita :

– « Le bonheur consiste dans l'égalité des désirs et des forces. »

– J'ai lu Fromentin moi aussi, dis-je amer. C'était au moment où je croyais encore à l'avenir, au moment où je pensais pouvoir vivre un jour.

– Il ne tient qu'à vous de vivre.

– Ceux qui vivent, ce sont ceux qui attendent quelque chose de la vie.

– Ce quelque chose qu'on attend, il faut lutter pour l'avoir et Hugo l'a dit avec raison : « Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent. » Savez-vous seulement ce que c'est que le bonheur ?

J'ai cherché une définition en vain. Aucune citation ne me venait en mémoire et j'en eus honte.

– Voyez-vous, reprit M. Rouget, j'ai été jeune comme vous. J'avais des ambitions. J'étais riche. J'avais toutes les possibilités. Et puis la guerre est venue. J'ai alors tout perdu. Enfin, après beaucoup d'autres vicissitudes je suis aujourd'hui un planteur. Durant ma vie j'ai longuement réfléchi sur la vie et le bonheur. Je suis arrivé à une conclusion qui est elle-même un sujet de méditation : la vie est absurde. Car voyez-vous, ceux que les personnes dites sensées appellent malheureux sont en fait heureux. Les jeunes gens insouciants qui s'étourdissent dans les plaisirs sont heureux. L'ivrogne qui boit, tombe dans un fossé et y dort est aussi un bienheureux. Oui, tous ceux-là, n'étant pas conscients de leur misère, croient à l'illusion d'être heureux et ils le sont, car qu'est-ce que c'est que le bonheur ? Une illusion que nous poursuivons en vain. La joie est du bonheur un peu plus éphémère et quoi qu'on en dise, le bonheur n'est lui aussi qu'un état passager comme toute illusion. Le bonheur est tout près de nous et savoir garder l'illusion d'être heureux, tout est là.

CamScanner

– Je ne pense pas que le vrai bonheur soit une illusion, sinon la vie s'arrêterait au rêve d'être ce qu'on veut être.

– Vous avez toute la vie pour méditer sur la question. En tout cas j'insiste pour que vous ménagiez votre femme et sachez que vous aussi vous avez tout pour être heureux.

Je pris congé de M. Rouget.

À partir de ce jour je m'adoucis. Je fis plus attention à Monique. Je me rendis souvent à son chevet, mais elle ne me parlait presque jamais. Ma présence près d'elle troublait plutôt son calme. Elle me regardait avec effroi et restait dans un mutisme qui m'agaçait.

Cependant, Monique se remettait lentement. Elle resta trois mois au lit, puis petit à petit son état s'améliora. Elle se releva, s'habitua de nouveau aux travaux du ménage. Mais très tôt je compris que quelque chose avait changé en Monique. C'était comme un manque de vie. Quelquefois elle fixait un endroit où il n'y avait rien de remarquable. Souvent, quand je lui parlais, elle écoutait sans rien comprendre, comme une idiote, et elle disait : « Pardon, je n'ai pas compris. » Certains jours je devenais doux et essayais d'amuser la jeune femme, mais jamais elle ne souriait. Elle avait perdu le sourire. D'autres jours par contre mon animosité se réveillait et je me montrais grossier et amer. Mais ma colère, mes insinuations blessantes semblaient ne plus avoir d'effet sur Monique. Elle les écoutait, semblait ne pas les comprendre et disait : « Pardon, je ne l'ai pas fait exprès. » En fait, Monique vivait près de moi, mais elle était absente, indifférente à tout. Cette attitude ambigüe me glaçait d'effroi et me faisait réfléchir.

À quoi est-ce que je pensais au juste ? En tout cas pas à Muriel. Je crois que je l'avais oubliée tant j'étais absorbé à assouvir ma vengeance. Mais si je l'avais oubliée, si sa pensée ne m'émouvait pas, c'était donc que je ne l'aimais plus. Ah ! oui, il est arrivé un moment où je ne savais plus ce que je voulais, ou je ne voulais plus rien. Ce fut quand je compris l'inutilité de ma vengeance. Ce fut quand le monde m'apprit que je n'y avais encore rien compris.

CamScanner

Pourtant, mon Dieu, j'ai essayé de comprendre. J'ai seulement rejeté l'idée que le bonheur s'acquiert par la faculté d'adaptation aux situations que les circonstances fortuites nous réservent.

Un soir je me sentis pris de frissons soudains. Je résistai à la fièvre, mais le lendemain je fus obligé de garder le lit. J'avais mal à la tête et aux articulations de mes membres. Ma bouche pâteuse avait un goût amer. Ma gorge était sèche. Le troisième jour mon état ne s'améliora pas malgré les comprimés de nivaquine que Monique m'avait fait prendre. Je grelottais de froid alors que je transpirais. Je faisais d'affreux cauchemars et je divaguais.

Mme Kaboré, qui était devenue l'amie de Monique, diagnostiqua que c'était du « djakouadjo ». Elle poussa la bonté à me préparer le remède qui avait guéri son mari. Elle apporta les feuilles et l'écorce d'un arbre. On me mit la sève rouge sur les ongles puis on mit les feuilles et l'écorce à bouillir dans un canari. Quand tout eut bien bouilli on versa la décoction dans un seau. Je m'assis sur un tabouret près du seau et je fus recouvert d'un grand drap. Je fus baigné par la vapeur et quand on me découvrit je transpirais à grosses gouttes. Ensuite je me lavai avec la décoction refroidie. J'en bus quelques gorgées ; elle était amère.

Ma santé ne s'améliora pas immédiatement. Tout en suivant le même traitement, je gardai le lit. J'étais extrêmement faible et je ressentais une très grande fatigue. Mes muscles refusaient de faire le moindre effort. Mais avec le temps je commençai à reprendre mes forces. Monique était toujours près de moi. Elle était douce et affectueuse, mais toujours silencieuse. Un jour je lui demandai de me faire la lecture et elle choisit Les Misérables de Victor Hugo. Elle se mit à lire, à parler de la misère humaine que Hugo a si bien peinte.

J'ai écouté Monique et il m'est venu à l'idée que j'étais, moi aussi, un misérable d'une manière ou d'une autre. Bien sûr, Jean Valjean est un misérable ; Javert aussi ; Thénardier pis encore. Seulement il y a des nuances à leurs misères. Certains essaient de sortir de la boue dans laquelle la nature les a mis, de lutter pour le bien et d'atteindre un certain idéal : ainsi Jean Valjean. D'autres croient toucher à l'idéal mais sans le savoir, ils sont misérables par leurs agissements inhumains : Javert par exemple. D'autres

CamScanner

par contre foncent tête baissée dans le crime et connaissent la misère sous toutes ses formes : c'est le cas de Thénardier.

Mais moi, en quoi étais-je comparable à ces personnages ? J'avais voulu une vie idéale certes, mais que j'aurais pu réaliser si des circonstances encore banales n'avaient pas détourné le cours de ma vie. De ma déception était née ma misère, la vraie misère, celle de l'âme. Et j'étais tombé bien bas dans la bassesse morale, jusqu'à m'acharner sur Monique.

La voix de la jeune fille me berçait, mais je n'écoutais pas ce qu'elle disait. Je jugeais la société, la méprisant, la rendant responsable de la souffrance humaine et oubliant que ce sont les hommes qui font la société, donc qui sont responsables de leur propre misère à cause de stupides préjugés, d'idées fausses, de vénalité.

Je commençai seulement à avoir honte de ma conduite vis-à-vis de Monique.

Deux semaines s'étaient écoulées et je me remettais lentement. Le soir, Monique me faisait faire de courtes promenades sur la route bordée de verdure. Nous marchions doucement. Encore faible, je m'appuyais sur Monique et j'éprouvais une douce sensation au contact du corps de la jeune fille. Quelquefois nous nous arrêtions au ruisseau qui était tout juste à la sortie de la plantation. Nous écoutions le flot rouler sur les galets verdis par la mousse. Je posais ma tête fatiguée sur l'épaule de Monique et j'aimais écouter le battement régulier de son cœur.

– Monique, pourquoi es-tu toujours silencieuse ? Parle un peu, dis quelque chose.

– Mais je suis bien ainsi, Ébin.

– J'ai besoin de ta voix, Monique. Elle me fait plaisir.

C'était vrai, sa voix me faisait plaisir. J'avais besoin de la présence de la jeune fille, de sa chaleur. Je le lui disais et j'étais surpris de voir qu'elle ne sautillait pas de bonheur. Elle gardait son attitude calme et d'un ton doux et égal elle me répondait :

– Je suis heureuse que ma présence auprès de toi te fasse du bien.

Un jour, comme nous n'avions plus de provisions, Monique décida d'aller à Aboisso acheter le nécessaire. Un camion chargé de bananes et qui allait jusqu'à la ville devait la prendre.

CamScanner

– Je suis navré de ne pouvoir aller moi-même faire ces achats, dis-je à Monique. Je ne voudrais pas que tu ailles souffrir en ville à chercher des portefaix pour transporter ce sac de riz.

– Cela ne fait rien, me répondit-elle. C'est la vie et il faut tout accepter jusqu'à un certain point… Tout accepter, elle l'avait fait, elle. Accepter et lutter, c'était l'essentiel et je ne l'avais pas compris.

Monique partit. J'étais encore en convalescence et je n'avais pas repris le travail. Je restais donc seul à la maison. Tout était calme autour de moi et cela m'indisposait. J'avais peur du silence parce que j'avais peur de réfléchir. L'absence de Monique me pesait plus que je ne l'aurais imaginé. Je compris peu à peu que malgré ma haine je m'étais habitué à ma femme et qu'elle faisait étrangement partie de moi-même.

Je me mis à flâner dans la maison et eus l'idée d'aller chercher un livre dans la vieille caisse où je conservais les volumes que j'avais amenés d'Akounougbé. Cela me fit du bien de revoir des livres que j'avais dévorés autrefois. Depuis combien de temps n'avais-je plus ouvert un roman, un recueil de poèmes ? Depuis que je ne croyais plus tirer quelque chose des livres qui me servît dans la vie. Je continuai de fouiller la caisse et je fus surpris d'y découvrir le Phédon de Platon, un livre dans lequel seule une anecdote m'avait intéressé. C'était le mythe du chant du cygne. Je lus ces lignes : « Quand ceux-ci (les cygnes) sentent en effet venir l'heure de leur mort, le chant qu'ils avaient auparavant, ce chant se fait plus fréquent et plus éclatant que jamais, dans leur joie d'être sur le point de s'en aller auprès de Dieu dont ils sont les servants. Mais les hommes avec leur effroi de la mort calomnient jusqu'aux cygnes : ils se lamentent, dit-on, sur la mort ; la douleur leur inspire ce chant suprême. » Je refermai le livre. Je me dis qu'il se pourrait que je chante moi aussi si j'étais près de la mort. Tout est si absurde. Et quand on découvre l'absurdité de la vie, on ne peut vivre qu'à la condition d'avoir un idéal et assez d'espoir pour l'atteindre. Il faut de l'espoir, mais il ne faut pas passer son temps à le poursuivre. Car alors, l'espoir devient un but. On ne vit plus, on attend de vivre et on est surpris par sa fin.

Le soir tombait sur la plantation.

CamScanner

Monique n'était pas encore revenue. Elle attendait sans doute le camion de bananes puisqu'il n'y avait pas d'autres occasions. Je me mis à marcher lentement sur la route pensant rencontrer le camion. Il n'en fut rien. La nuit tomba et plongea la plantation dans une nuit opaque. Des lampes tempêtes éclairaient les cases des manœuvres et leur faible lueur se répandait sur les seuils.

Seul chez moi, je marchais de long en large. Monique n'était pas encore rentrée. Le camion était en retard et ce fait inhabituel m'angoissait. Que pouvait-il être arrivé ? À mesure que la nuit avançait, mon angoisse grandissait. Je me sentais très nerveux. Une chaleur subite m'habitait. Et une sueur froide mouillait mon corps.

Soudain le bruit d'une automobile se fit entendre. Le ronronnement du moteur grandissait et les phares trouaient la nuit obscure. Ils arrivaient…

Le « poids lourd » s'arrêta. Malgré ma faiblesse je me ruai près de lui.

– Monique ? appelai-je.

Je n'eus pas de réponse. Le chauffeur descendit de la cabine. Il était seul.

– Où est Monique ? demandai-je.

– Ah ! bonsoir, monsieur Ébinto. Justement, c'est madame qui a causé tout ce retard. Elle a fait les achats et puis elle est partie je ne sais où. J'ai attendu tout le temps. Elle est revenue très tard, m'a remis cette lettre pour vous et puis elle est partie.

Je pris la grande enveloppe que l'homme me tendait. Mon cœur battait à rompre.

J'avais peur de comprendre.

CamScanner

TROISIEME PARTIE

UNE SORTE DE RÉVEIL

CHAPITRE I

La lettre que Monique m'avait envoyée était une sorte de journal tenu au jour le jour. Il n'y avait pas de date à l'en-tête des chapitres, mais tous les faits étaient narrés selon un ordre chronologique rigoureux. Sur ces pages Monique essayait d'analyser sa passion pour moi, ses aspirations secrètes et ses déceptions. Elle livrait ses sentiments durant cette partie de sa vie où j'étais d'abord apparu comme un prince charmant puis comme un bourreau.

« Ébinto chéri,

« Quand cette lettre te parviendra, j'aurai mis à exécution la décision la plus grave de ma vie. Je serai partie.

« Ces lignes, je les ai écrites au fil des jours passés auprès de toi. Pourtant, ce n'était pas dans l'intention que tu les lises un jour. Je me disais que tu pourrais les lire après ma mort. Aujourd'hui je suis partie, c'est comme si j'étais morte et c'est pour cela que je t'envoie cette espèce de journal.

« Il vaut mieux te le dire tout de suite, tu ne m'as pas comprise, Ébinto, toi seul à qui j'avais cru pouvoir confier mes joies et mes peines. Une dernière fois j'essaie de t'ouvrir les yeux en te livrant mon cœur aussi sincèrement que possible.

I - « Je vais remonter très loin dans le passé, je vais remonter jusqu'au jour où tu arrivas à Bassam pour la première fois. Tu faisais alors la classe de sixième et moi, le cours moyen deuxième année. J'étais encore une petite fille ignorant même jusqu'au mot amour. Dans la cour de mon père nous nous amusions sur le sable comme un garçonnet et sa sœur. Près de toi, je me trouvais bien,

CamScanner

étrangement bien. Je me sentais protégée par toi et j'étais fière de marcher à tes côtés. Ce que j'éprouvais pour toi, c'était une admiration, une estime profonde. Dès ce moment déjà, tu étais à moi.

« Pendant trois ans nous avons vécu presque ensemble, continuant toujours à jouer. Pourtant, nos jeux n'étaient plus les mêmes. Tu ne me prenais plus à califourchon comme un bébé ; nous ne luttions plus sur le sable. Nous avions grandi et commencions à être sérieux, à penser profondément. Nos jeux n'étaient plus source de joie spontanée et éclatante, mais étaient faits de paroles douces, quelquefois de sous-entendus qui nous faisaient baisser les yeux ou même d'un merveilleux silence dans lequel chacun de nous se plaisait à imaginer les pensées de l'autre.

II - « Je crois que ce fus au début de la troisième que toute la vérité se fit jour dans mon esprit. Je me rappelle encore ce soir où tu me dis : « Bonjour, Monique. Comme tu es jolie ! » J'étais heureuse que tu eusses remarqué cela parce que je savais que tu allais me traiter désormais comme une jeune fille et non comme une gamine. Moi, je te croyais déjà un homme. Et quand le dimanche je regagnais Abidjan après vous avoir rendu visite, j'étais obsédée par ta pensée. La nuit, je n'arrivais à dormir qu'après avoir longuement pensé à toi. Les idées que je me faisais n'étaient plus celles d'une gamine. Elles étaient celles d'une jeune fille amoureuse. Je t'aimais : telle m'apparut la réalité. J'étais fière de cet amour dont je te trouvais digne.

« Mon Dieu, comment ne pas me rappeler ces doux souvenirs, seuls beaux ornements de ma vie ? Je rêvais à notre vie future. Je crois que j'avais rêvé d'une vie simple où l'argent n'aurait eu aucune importance et où seul, l'amour profond de deux êtres sincères dominerait toutes les difficultés auxquelles tout ménage est en butte. Près de toi, j'avais espéré la compréhension, une affection que mon père, veuf aigri, n'avait jamais pu me donner. J'avais cru au bonheur. J'avais une totale confiance en l'avenir et mes désillusions n'allaient être que plus amères.

« Le samedi soir, quand je venais à Bassam, tu te montrais gentil à mon égard et je croyais à ton amour. J'étais aveugle et

CamScanner

j'ignorais que ma passion était à sens unique. Mais toi, peut-être déjà voyais-tu en moi cet intense besoin d'être aimée. Est-ce pour une jeune fille une faute que d'aimer et de désirer l'affection de l'être chéri ?

III - « Enfant, j'étais de ceux qui acceptent le reste après le partage des cadeaux.

« Enfant, je n'ai pas eu le loisir d'être capricieuse.

« Enfant, j'ai même accepté ce que l'on accepte rarement.

« Orpheline de mère dès ma naissance, nantie d'un père négligent, j'ai été livrée très tôt à l'école de la vie. Dans la souffrance, je n'ai pas éprouvé le besoin de me révolter. Contre qui me révolter ? Personne n'était cause de mon infortune. Dans la souffrance j'ai appris humblement, dignement ; j'ai fait un pari, celui de gagner dans la vie par mon travail. Toi, tu étais apparu dans mon existence comme un soutien solide, garant de la réussite, du bonheur.

« Tu avais fini par devenir tout mon univers. Je me sentais célestement liée à toi et je ne pouvais pas imaginer que tu ne m'aimasses pas. Il était inimaginable que ta vie se détachât de la mienne et la pensée que tu fusses un jour à une autre ne m'avait jamais effleuré l'esprit.

« Et pourtant à un moment je te trouvais triste. Ton ami Koula m'apprit que tu étais amoureux d'une autre fille : Muriel.

« O Ébinto, as-tu jamais imaginé l'être aimé (si tu as une fois aimé) dans les bras d'une autre personne ? As-tu jamais senti ce coup de poignard qui pénètre alors dans le flanc frémissant et saigne le cœur ? Ton cœur n'a donc jamais été pressé par les griffes acérées de l'affreuse jalousie ? O Ébinto, tu ne peux pas savoir combien ma blessure a été cruelle de savoir que ton cœur n'était pas tout à moi et que tu l'offrais désespérément à une autre. Combien de fois, dans une petite chambre d'internat, ai-je pleuré de me savoir « trahie » comme une femme mariée !

« Et pour une fois j'ai refusé qu'on se serve à mes dépens : j'ai décidé de lutter pour défendre mon amour.

« J'ai essayé de conserver mon calme, de te faire comprendre que je t'aimais et que nous deux, nous nous complétions pour faire un tout plein de force capable de réussir n'importe quoi. Je

CamScanner

t'ai fait comprendre que j'avais besoin de ton amour, de ton affection, de ta protection et j'étais dépitée de voir que tu me regardais simplement avec compassion. J'ai cherché tous les moyens honnêtes pour te faire comprendre où était ton intérêt, pour te lier à moi.

IV - Tu te trompes vraiment, Ébinto, si tu crois que j'avais trouvé la solution du problème dans les rapports sexuels entre toi et moi. Crois-moi ou bien doute de cela aussi comme tu as toujours douté de moi. Cette nuit-là, je n'avais aucune idée de derrière la tête quand je suis entrée dans ta chambre. Je n'ai pas fait exprès de te provoquer tout comme je n'ai pas fait exprès de t'aimer. Quand tu t'es réveillé, tu m'avais regardée intensément et pour la première fois j'avais cru lire dans tes yeux l'assurance de ton amour pour moi. Cette nuit fatale, je n'ai pu te résister. D'ailleurs, pourquoi t'aurais-je résisté ? J'avais cru être à toi. J'étais une chose que tu pouvais prendre à volonté. Je n'avais jamais pensé à une conséquence quelconque de notre nuit d'amour.

« Et pourtant il est arrivé un moment où je ne me sentais pas bien. Je consultai le docteur, il me dit que j'étais en état de grossesse.

« Dans mes rêves, j'avais bien entendu désiré un enfant, surtout de toi. J'imaginais avec quel bonheur je caresserais ce petit être, fruit de mon amour, sorti du plus profond de moi-même. Mais, Ébinto, je ne désirais pas un enfant à cette époque de ma vie. J'ai compris tout à coup que notre situation était plutôt tragique. Brusquement, il m'était apparu que notre vie d'enfance était finie, nos études gâchées, nos ambitions devenues des chimères. Nous étions obligés de faire face à une situation que le hasard avait créée. Je savais que tu allais souffrir et je n'eus d'abord de peine que pour toi. Après, j'eus le temps de me plaindre moi-même.

« À Bassam, quand on fut au courant de mon état, on me regarda avec dédain. J'étais une fille dégradée et mes amies mêmes se trouvaient mal à l'aise en ma compagnie. Il fallait essuyer les allusions pleines de sarcasmes, les commérages de

CamScanner

vieilles femmes à l'affût de scandales. J'ai essayé de conserver ma dignité ; je me suis moquée de toutes les mesquineries.

« Un seul côté de ma propre situation m'inquiétait : à peine sortie de l'enfance et plongée dans l'adolescence, je devais immédiatement me considérer comme une femme et faire face aux multiples problèmes qui se posent à une jeune maman.

Mais j'avais foi en toi, j'avais de l'espoir. Car je croyais à l'amour vainqueur de toute adversité. Tu allais me protéger, tu allais m'aimer et cette pensée suffisait à me consoler de ma peine. Oh ! Ébinto, c'est à peine si tu n'as pas nié être le père de mon enfant.

V - « Oui, j'en arrive maintenant aux souvenirs les plus récents et les plus cruels, ceux de notre vie commune. Je ne suis pas venue chez toi sans honte. J'avais l'air d'une fille qui voulait se faire aimer à tout prix ; mon père t'avait contraint à m'épouser. Ne pense pas que j'aie tiré du bonheur de cette espèce de chantage. Au contraire, mon amour-propre en a cruellement souffert.

« Moi aussi j'ai été contrainte par la force des choses. Mon père m'aurait chassé de chez lui si je refusais de t'épouser. Où serais-je allée ? Je ne connaissais personne à part lui et toi.

« mais, cher Ébinto, je ne serais pas venue à Akounougbé si je n'avais pas eu la certitude que tu m'aurais aimée, si je n'avais pas cru au bonheur près de toi.

« Ah, le mariage ! Il m'avait surprise, mais j'étais arrivée à en avoir une certaine idée. Il m'apparaissait comme un pacte dans lequel chacun des deux conjoints s'engage à comprendre l'autre en toutes circonstances et à lui pardonner si possible ; un pacte où la vérité doit subjuguer les discussions mesquines, où l'amour seul doit triompher.

« Notre union à nous deux devait être quelque chose de bien particulier. Elle m'apparaissait comme un salut pour nous, une nécessité primordiale pour gagner notre pari avec la vie. L'heure n'était pas au découragement mais à la lutte la plus difficile, la plus âpre.

« Mais très tôt l'atmosphère de notre foyer m'a montré qu'il n'y avait pas de bonheur possible malgré ma bonne volonté. Je te

CamScanner

sentais malheureux, comme humilié devant cette vie que tu étais si sûr de dominer. Et puis toi le garçon équilibré que j'avais cru connaître, toi l'homme merveilleux, l'incarnation de mon idéal, tu as fini par te montrer vulgaire et cynique à mon égard. Tu m'as même fait comprendre que je n'avais droit qu'à ton mépris. Comment mon Ébinto pouvait-il se métamorphoser ainsi ?

« Je suis pourtant arrivée à t'excuser. Je m'étais rendu compte que j'avais épousé un garçon à l'imagination débordante et dont la vie n'était qu'une suite de frasques. Tu manquais trop de réalisme. Il fallait attendre que tu mûrisses avec le temps.

« Patiemment j'ai attendu, accusant ton animosité avec sang-froid. Mais tu as exagéré, Ébinto. Non content de me faire souffrir moi-même, tu as tué mon enfant. Oh ! comme j'aurais voulu avoir encore ce petit être sorti de mon ventre. Peut-être m'aurait-il aimée ? Au moins il se fût laissé aimer et n'eût pas accueilli ma tendresse avec mépris. Quand tu as prononcé ces mots fatidiques : « Tu ne le verras jamais, il est mort », j'ai compris que c'était la fin de tout, vraiment l'extrême. Il ne pouvait plus rien m'arriver de pire.

VI - « Pendant ces quelques mois de vie commune, le projet de partir s'est quelquefois imposé à moi.

« Oui, j'ai voulu partir n'importe où, traîner ma misérable vie dans quelque endroit où nul souvenir de toi ne vînt m'effleurer. Mais j'ai toujours repoussé cette idée. D'abord je pensais qu'il était de mon devoir de t'aider à retrouver ton équilibre, à guérir. Et il y avait en moi ton enfant. Que pouvais-je faire pour lui, moi toute seule et sans aide ? Et puis, si je en m'en suis pas allée, c'est parce que j'ai peur. Je n'ai pas honte de te le dire. La solitude me fait peur et je n'ai plus personne.

« Je n'aurais jamais eu le courage de partir si tu ne me l'avais pas demandé. Tu m'as dit : « Tu devrais pourtant savoir ce que j'attends de toi, Monique. » Tu voulais que je m'efface. Tu n'avais pas besoin de moi. D'ailleurs personne n'a jamais eu besoin de moi.

« Tu sais, je pars et je mourrai bien vite maintenant. Je n'ose pas penser à ce qui se passera quand je serai morte. Il ne se passera sans doute rien. Je m'effacerai comme si je n'avais jamais

CamScanner

existé, n'ayant occupé aucune place dans le cœur de personne. Je m'engloutirai dans le néant avec mes désirs inassouvis et tes injustes reproches. J'espère que tu ne me regretteras pas. Ne me regrette pas ; ne me plains pas ; cela n'en vaut vraiment pas la peine.

« Ébinto, je te pardonne tout le mal que tu m'as fait non par charité mais par faiblesse. Je ne peux m'empêcher de t'aimer et je me méprise de ce fait ;

« Vois-tu, il est des personnes que le mépris de l'être aimé blesse profondément et peut conduire au suicide. Je crois que je suis de celles-ci.

« Il en est d'autres que le mépris de l'être aimé révolte avec une violence terrible et peut conduire au crime. J'aurais voulu être de celles-là. J'aurais voulu faire des folies pour que tu comprennes la violence de ma passion. Mais j'ai toujours pensé que la révolte, la violence résolvaient moins les problèmes que la douceur. Là aussi, je me suis trompée. J'ai fini par croire d'ailleurs que je me suis trompée sur tous les problèmes de la vie.

« Je te souhaite, Ébinto, d'être heureux avec une femme que tu aimes vraiment : Muriel ou une autre… Qu'importe !

« Voilà, j'ai fini cette lettre que j'ai voulu une ultime explication.

« Adieu, Ébin.

Monique. »

Doucement, j'ai replié la lettre de Monique, j'ai passé le revers de ma main sur mon front moite de sueur et les larmes me sont tombées des yeux sans que je m'en sois rendu compte. La vie me faisait pleurer car je reconnaissais ma défaite vis-à-vis de l'existence. J'ai pleuré de me savoir plus méprisable que Javert et Thénardier pour m'être acharné lâchement sur une jeune fille qui avait commis le « crime » de m'aimer follement.

« Gémir, pleurer, prier est également lâche. »

Longtemps j'avais soutenu la célèbre idée de Vigny, mais maintenant je comprenais que l'on pleure parce qu'on ne peut s'en empêcher. Et pleurer parfois console.

CamScanner

Comment allais-je donc m'y prendre pour retrouver Monique et me faire pardonner ? Monique semblait avoir pris une place importante dans mon cœur. Je comprenais cet amour fou de la jeune fille, amour que j'avais toujours refusé. Comment panser ces profondes blessures que j'avais pris un malin plaisir à aggraver ? Je me sentais indigne de Monique au moment même où j'avais compris que mon univers, c'était elle.

Muriel, je l'avais bien oubliée. Je ne me souvenais pas de l'avoir aimée. O, absurdité de la vie ! Comment peut-on croire qu'il est un être conçu à notre mesure, près de qui seulement nous trouverions le bonheur ? Imagination, tu nous mènes dans la misère après avoir entretenu en nous des images irréelles et trompeuses.

Que de peines nous éviterions si nous prenions chaque être pour ce qu'il est et non pour ce que nous aurions préféré qu'il fût ! L'enfer que j'avais vécu n'eût été qu'un paradis si j'avais estimé Monique à sa juste valeur et n'avais pas voulu chercher en elle les perfections imaginaires que j'accordais à Muriel.

Ce jour-là seulement, je compris qu'il est des femmes qui sont faites pour éblouir, pour allumer les passions et qui sont source de souffrances, puis qu'il en est d'autres qui, bien que discrètes, assurent à l'homme une vie tranquille avec non moins de plaisir. Monique était de ces dernières. Monique, si je l'avais voulu, aurait toujours su me soutenir, m'aider à lutter et à vaincre. Oui, l'amour de Monique, c'était la plus belle chose que la vie m'eût donnée.

J'en étais conscient maintenant et peut-être était-il trop tard.

CHAPITRE II

Le chauffeur du camion m'avait dit que Monique lui avait remis la lettre très tard. Donc Monique n'avait pu partir où que ce pût être. Elle était encore à Aboisso. Pauvre Monique ! Elle ne connaissait personne dans cette ville. Comment allait-elle passer la nuit ? Sans doute à la gare routière, en plein air.

CamScanner

Comment dormir, moi, alors que je savais la jeune fille dehors ? Il fallait arriver la nuit même à Aboisso. Mais comment ?

L'un des manœuvres de la plantation possédait une motocyclette. Je me rendis chez lui et la lui demandai. Je vis à son air qu'il n'avait aucune envie de me rendre service. Il avait raison. J'avais été si dur avec ces pauvres diables qu'il y avait de quoi avoir honte de leur demander un service. Mais il est des moments où il faut avoir le courage d'ignorer la honte.

– Si tu ne veux pas me la prêter, tu peux la garder, Sibiri. Je t'assure que je ne te créerai pas d'ennuis pour cela. La motocyclette t'appartient et tu es libre de refuser.

– Je n'ai pas dit cela, monsieur Ébinto…

– Il me faut vraiment aller à Aboisso. De ce geste dépendent mon bonheur, ma vie.

L'homme balançait ou faisait semblant. Il voulait me faire comprendre et regretter peut-être ma cruauté passée. Oui, je comprenais ce que tout cela avait d'humiliant pour moi. Mais désormais j'étais prêt à souffrir toutes les humiliations pour Monique. Je comprenais enfin que ce qui compte en fait pour un homme c'est sa réaction face à l'imprévu.

– Vous pouvez la prendre, finit par dire le manœuvre.

Je n'étais pas tout à fait remis de mon paludisme et j'étais encore faible, mais je pris la route sous une pluie fine. J'arrivai à Aboisso vers minuit. La ville endormie semblait morte et me donnait une étrange impression d'insécurité. Je m'arrêtai à l'autogare de Bassam. Il n'y avait aucune voiture. Je me dirigeai vers la station-service Total. Là, je vis une forme recroquevillée contre le mur de la station. Je me suis approché et à la lumière des lampadaires j'ai reconnu Monique qui dormait. J'ai eu peur de réveiller ma femme, j'ai eu peur de sa réaction en se réveillant.

Pourtant j'ai posé doucement la main sur l'épaule de la jeune fille et j'ai murmuré : « Monique. »

Elle a ouvert les yeux et à me voir tout près d'elle, elle a pris un air de terreur que je n'oublierai jamais. Cette expression terrifiée m'a tellement fait de peine ! J'ai compris que pour cette pauvre jeune fille transie, j'étais le monstre auteur du cauchemar.

– Monique… ai-je encore fait d'une voix pitoyable.

CamScanner

– Oui ?

– Je suis venu pour qu'on retourne à la maison.

Elle demeurait silencieuse comme si elle ne me comprenait pas. Et son silence m'accablait.

– Je ne t'ai pas écrit pour quémander ta pitié, Ébin.

– Ce n'est pas de la pitié que je ressens pour toi, Monique. Peut-être ne me croiras-tu pas, mais j'ai besoin de toi. J'ai vraiment besoin de ta présence.

« Je sais, tu ne peux pas oublier tes peines, mais je te demande de me faire confiance une toute dernière fois. J'essaierai de te faire oublier le passé, de te donner le bonheur que tu mérites. »

Elle ne disait toujours rien. Je l'ai alors prise dans mes bras. Elle n'a pas résisté. Mes mains ont caressé son visage, ont coulé sur ses épaules et se sont refermées sur elle. Je l'ai couverte de baisers et j'ai senti les palpitations précipitées de son cœur. Non, elle ne pouvait pas rester indifférente. Son corps se mit à frissonner. Elle a pleuré doucement, la tête contre mon épaule.

Et la ville silencieuse a été le seul témoin de notre réconciliation.

*

* *

Je me rends compte que le bonheur est difficile à dépeindre. Que t'importe, lecteur, notre bonheur à nous ? Je crains de t'ennuyer à décrire nos folies. D'ailleurs je ne me les rappelle plus. C'est curieux comme les images heureuses peuvent se dissiper vite de ma mémoire alors que je ne voudrais vivre que d'elles seules.

Lecteur, il te suffira de savoir que les deux mois qui suivirent ma réconciliation avec Monique furent une période de bonheur intense. Ayant subi une forte métamorphose, je compris ce que pouvait être la vraie vie au foyer. Et je croyais avoir réussi à redonner le sourire à Monique. J'avais compris quand même que Monique était un inestimable trésor de compréhension, d'amour et de sacrifice.

CamScanner

Souvent, quand je la prenais dans mes bras, elle s'y abandonnait et s'accrochant à moi, elle me demandait :

– Ébin, combien de temps durera notre bonheur ?

Et moi je pensais qu'il durerait éternellement. Monique avait à peine seize ans, et moi, dix-huit.

*
* *

Une année s'était écoulée et M. Rouget consentit à nous donner un mois de vacances. Monique et moi devions partir à Akounougbé où, selon nos projets, nous allions passer notre véritable lune de miel. Nos vacances, disions-nous, seraient faites de parties de pêche, de baignades dans la lagune, de promenade dans la brousse.

– Je t'apprendrai à nager, Monique. Tu seras une sirène mais je serai là pour t'empêcher d'ensorceler les garçons.

– J'ai peur de l'eau, Ébin, mais avec toi je ne crains rien.

Oh ! Monique, tu m'avais toujours fait confiance. Tu avais excusé mes fautes, mon crime et tu me vouais le même culte qu'autrefois… à Bassam.

Monique, j'avais compris une fois pour toutes que tu étais ma vie. Un homme a besoin d'une femme, témoin de sa force, une femme qui l'aime, le comprenne. Comment avais-je pu être assez aveugle pour ne pas comprendre que tu étais la seule femme capable d'être pour moi ce témoin ?

Partis de la plantation de bananes assez tard, nous arrivâmes à Aboisso à quatorze heures. D'Aboisso à Adiaké la route n'était pas trop longue mais mauvaise, car on était en pleine saison des pluies. De grandes flaques d'eau coupaient quelquefois la route en deux. Le « mille-kilos » Renault roulait lentement car à certains endroits la piste était glissante. Bientôt il se mit à pleuvoir. De violentes rafales faisaient hurler les arbres bordant la route. Devant, la visibilité était mauvaise et on n'allait que plus lentement. Soudain le camion patina à gauche. Le chauffeur surpris braqua d'un coup sec à droite et l'automobile glissa dangereusement de ce côté. Les voyageurs se renversèrent d'un

CamScanner

côté et ce fut un désordre duquel fusaient les cris d'épouvante, les pleurs d'enfants.

Une seconde fois le chauffeur braqua, à gauche cette fois-ci. Le véhicule eut un saut brusque, tourna sur lui-même et le moteur s'éteignit. Le conducteur ouvrit sa portière et sortit. Tout tremblant, je repoussai doucement Monique qui était contre moi et je descendis à mon tour. Le « mille-kilos » avait fait volte-face de sorte que le devant se trouvait tourné vers notre point de départ. Et de chaque côté de la route il y avait un ravin à vous donner le vertige. Une sueur froide coula le long de mon échine.

Nous remontâmes dans l'auto. Il y régnait un silence anxieux. Une des passagères s'était blessée en se cognant violemment le pied contre la banquette opposée. Le chauffeur ouvrit sa boîte à pharmacie, nettoya la plaie avec de l'alcool et la pansa. Et il se mit à sa place. Lentement il démarra et manœuvra avec précaution pour reprendre la route d'Adiaké. Il se mit à rouler lentement et je sentis qu'il tremblait un peu.

Monique me fixait calmement de ses grands yeux noirs. Il n'y avait aucune trace d'anxiété sur son visage et cela me surprit beaucoup. Je lui passai mon bras autour du corps.

– Monique, je ne voudrais pas qu'il nous arrive quelque chose ; surtout pas maintenant que nous sommes heureux.

Pourquoi ne répondit-elle pas ?

– Nous avons toute la vie devant nous, continuai-je.

– Toute la vie ou quelques heures, qu'importe ! D'autres n'ont même pas eu la chance d'avoir vécu.

L'attitude ambigüe de Monique me déconcerta. Je ne voulus pas discuter.

Nous arrivâmes très tard à Adiaké. Il était cinq heures et demie. Un soleil plutôt éclatant réchauffait le soir qui s'annonçait gai.

À l'embarcadère, nous trouvâmes que tous les bateaux pour Akounougbé étaient déjà partis. Il nous fallait nous résoudre à dormir à Adiaké. Dormir à l'étranger ne m'a jamais souri. Seul, quad j'étais petit et qu'il m'arrivait de dormir à Adiaké, je couchais dans une pétrolette avec les apprentis de l'embarcation. Mais ce soir, j'étais un homme avec une femme. Il n'y avait pas d'hôtel. Je connaissais bien un vieil ami de mon père et cela me

CamScanner

gênait d'aller encombrer la seule pièce du vieil homme. Il fallait donc regagner Akounougbé à tout prix. Monique y tenait et cela aussi me surprit. Monique n'était pas capricieuse et c'était à ma connaissance la première fois qu'elle exigeait quelque chose.

J'envoyai donc chercher le patron d'un bateau. Le batelier, un grand quinquagénaire à la peau dure et ridée, arriva. Je lui demandai si cela était possible de nous faire traverser jusqu'à Akounougbé.

– Je veux bien, moi, répondit le bonhomme. Mais il faut débourser…

– Combien est-ce qu'il faut ?

Il considéra la lagune pendant un petit moment et dit :

– Il fait beau mais c'est mauvais présage. D'ici une demi-heure le vent va se lever et les vagues seront terribles.

– Alors, combien voulez-vous ?

– Il y a bien du danger, fit le vieux batelier en clignant des yeux. Encore que nous ayons à revenir la nuit…

– Enfin, dis-je d'une voix courroucée, dites-moi le prix, on verra bien.

– Tu es un grand commis ? me demanda-t-il. Tu m'as l'air d'un enfant.

– Ce que je suis ne vous regarde pas. Vous voulez, oui ou non, nous emmener à Akounougbé ?

– Ne te fâche pas, petit monsieur. Je vous emmène. Trois mille francs seulement.

Je n'avais pas fait de grandes économies, mais Monique était très économe et pendant les deux mois de calme que nous avions vécus, elle était arrivée à mettre assez d'argent de côté.

Soit, dis-je au batelier. Nous partons.

Nous prîmes le large. Vous connaissez ces petits navires qui font la navette entre les villages lagunaires et la ville la plus proche. On les appelle pétrolettes. Leur coque, bien que frêle, est capable de résister aux vagues de la lagune. Ces barques chavirent très rarement. Depuis une dizaine d'années, on n'en avait vu qu'une seule qui avait chaviré. C'était un cas particulier.

Nous étions cinq dans la pétrolette. À l'arrière, le vieux batelier guidait son bateau à l'aide d'une barre rudimentaire. Le petit apprenti, se servant d'un seau crasseux, vidait constamment

CamScanner

le navire de l'eau qui y entrait sans doute par quelques fentes de la coque. Le troisième compagnon était un vieux dioula que nous avions embarqué au dernier moment. C'était un commerçant aboissolais qui allait rendre visite à l'un de ses amis à Akounougbé. Il avait eu de la chance – si l'on peut dire – de nous avoir trouvés à l'embarcadère et il nous avait priés de le prendre avec nous. Assis sur une banquette, l'honorable commerçant dans son boubou blanc regardait tristement l'étendue bleu verdâtre de l'eau. Il n'était jamais monté dans une pétrolette et à son air coi, on le sentait inquiet. Et puis c'était Monique et moi, l'un contre l'autre.

Nous regardions la lagune calme qui s'étendait là-bas, très loin et d'où surgissaient quelques rares îlots boisés. Le soleil était à l'horizon et dans l'eau, de petits poissons blancs sautillaient et replongeaient promptement. L'air frais du soir balayait l'atmosphère et je regardais Monique qui respirait à pleins poumons. Ses narines dilatées humaient cet air bienfaisant et je voyais sa poitrine se gonfler puis se vider.

– C'est merveilleux, Ébin, comme l'air est doux !

– Oui, Monique, nous allons le respirer pendant un mois entier. J'ai hâte de retrouver ma mère, mon petit frère, ma petite sœur, ma chambre, ma bibliothèque ; enfin, tout ce que je possède au monde avec toi.

– Je veux chanter, Ébin.

Et elle se mit à chanter. Sa voix était plutôt mélodieuse. Elle chantait bien et la chanson me pénétrait doucement.

Soudain, l'idée fatale me traversa l'esprit. Ce fut comme un réveil : le mythe du chant du cygne. « … Quand ceux-ci sentent en effet venir l'heure de leur mort, le chant qu'ils avaient auparavant, ce chant se fait alors plus fréquent et plus éclatant que jamais dans leur joie d'être sur le point de s'en aller auprès de Dieu dont ils sont les servants… »

Un effroi incompréhensible me prit. J'étais ridicule avec cette appréhension absurde, mais c'était plus fort que moi. Je me rapprochai de Monique qui chantait, penchée sur l'eau.

– Tais-toi, Monique, tais-toi. Ne chante plus.

Ma voix était atterrée. Monique me regarda calmement.

– Qu'as-tu, Ébin ?

CamScanner

Je ne trouvai rien à répondre. Elle n'insista pas pour avoir une réponse et me caressant doucement les cheveux, elle me dit :

– Je ne chanterai plus, Ébin. Puisque cela te déplaît…

– Cela ne me déplaît pas, Monique ; ça me fait plutôt peur. Je ne peux pas t'expliquer. C'est trop idiot.

– Qu'importe, Ébin !

– Viens, Monique, viens près de moi.

Docilement, elle vint s'asseoir près de moi. Je la tins très fort contre mon corps comme si j'avais peur qu'elle s'envolât.

– Monique, je t'ai fait souffrir. M'as-tu pardonné ?

– Ne parlons plus de cela.

– Es-tu arrivée à oublier ?

Elle ne parla pas. Son regard se fixa vaguement dans le lointain. Un voile de tristesse passa sur son visage.

– Tais-toi, Ébin.

– Monique, je t'aime vraiment comme je n'ai jamais aimé personne.

– Même pas Muriel ?

– Même pas Muriel. Et j'ai besoin de toi.

La voix rauque du batelier bougonna.

– L'air fraîchit, c'est mauvais signe. La lagune va se lever.

Cette voix me réveilla un peu. Pendant ces quelques instants, je m'étais comporté avec Monique comme si nous étions seuls dans le bateau. Je ne m'occupais pas de mes compagnons.

– La lagune va se lever, les enfants, bougonna une fois de plus le vieux marin.

– N'aie pas peur, Monique, dis-je.

Et pourtant j'avais peur moi-même. Peur de quoi ? J'étais incapable de le dire.

L'air en effet fraîchissait. Il se levait et soufflait de plus en plus fort. Le soleil qui allait se coucher fur recouvert subitement par quelques nuages. Le ciel s'assombrit et l'ombre se déversa sur les eaux verdâtres de la lagune. On sentait l'approche de l'orage. Rapidement de gros nuages noirâtres couvrirent le ciel et la brise devint encore plus violente. À l'ouest tout était devenu très sombre. Le ciel couvert se confondait avec l'eau et on ne pouvait deviner où finissait l'eau et où commençait le ciel. Les vagues s'étaient levées et grossissaient de manière inquiétante. Elles

CamScanner

heurtaient la coque de l'embarcation qui commençait à tanguer dangereusement.

Dans le ciel noir, des éclairs intermittents zigzaguaient et donnaient une certaine vue de la lagune écumeuse. Soudain un effroyable coup de tonnerre emplit la nuit de ses mille échos.

Alors l'orage éclata. Une grêle de pluie s'abattit sur la lagune avec une force terrifiante. Tout était noir et on ne voyait d'horizon nulle part. Tout se confondait. Et le vent et la pluie mêlés hurlaient sinistrement.

La petite barque, balançant d'un côté puis de l'autre, avançait cependant. Le vieux matelot connaissait son chemin par cœur. Et il luttait avec sa barre, tâchant de garder la direction malgré les vagues et le vent. Le commerçant dioula avait eu une crise de panique au début. Mais à présent, il se rendait compte que seuls le calme et la patience étaient nécessaires en des cas pareils. Et, recroquevillé sur sa banquette, il se mit à égrener son chapelet en marmonnant des prières.

Et moi, serrant Monique dans mes bras, j'attendais que ce quelque chose annoncé par le pressentiment vînt jouer un rôle dans ma vie.

Certes, j'avais déjà essuyé de telles tempêtes de lagune, mais ce n'était jamais la nuit. Enfin, peut-être n'y avait-il rien à craindre. En tout cas, Monique restait silencieuse. Elle ne semblait pas effrayée outre mesure. Seulement, elle grelottait de froid comme un petit oiseau mouillé et j'essayais de la réchauffer, de la réconforter le plus possible.

Cependant, les vagues redoublaient de violence. La barque balançait très fort et alternativement, chacun de ses bords manquait de prendre l'eau. Soudain son moteur s'éteignit. Le petit bateau perdit régulièrement sa vitesse et finit par ne plus avancer. Dès lors, nous étions à la merci des vagues ; nous allions à la dérive. Et le navire n'offrant aucune résistance manquait de chavirer à chaque assaut des vagues.

J'étais bon nageur, mais l'essentiel c'était de sauver Monique. Comment ? J'ai eu alors l'idée d'aller décrocher l'un des deux panneaux de sauvetage pour le cas où le pire arriverait.

– Attends, Monique, je vais près du batelier prendre le panneau de sauvetage.

CamScanner

– Adieu, Ébin.

J'ai essayé de découvrir ce qu'exprimait ce visage que cachait l'ombre. Mais je n'ai pas compris que ce visage pouvait être baigné de larmes, que ces mains qui désespérément me retenaient étaient la dernière expression d'une lutte capitale.

– Voyons, si nous avons ce panneau, nous ne risquons rien même en cas d'accident.

Je me détachai d'elle et fis quelques pas vers le panneau. Ce fut juste à cet instant précis qu'une grosse lame heurta la coque de flanc et fit violemment basculer le navire. J'entendis un cri, je me retournai : Monique n'était plus dans le bateau.

Je plongeai aussitôt. Mais il faisait noir et on ne voyait rien. Le vent faisait trop de bruit et même si Monique criait, je ne pouvais pas l'entendre. Je me mis à tâtonner au hasard. Je fis quelques brasses et je touchai quelque chose de dur. Je le saisis : c'était le bras de Monique, je l'avais trouvée ; il ne me restait plus qu'à la sauver. Elle avait dû perdre conscience, car elle était inerte. La maintenant en surface, je regardai autour de moi. Je ne voyais plus le bateau. Les vagues l'avaient entraîné loin de nous. Et le vent et la pluie et la lagune continuaient à hurler dans l'obscurité opaque.

Il fallait nager. Avec beaucoup de difficultés, j'arrivai à ôter mes chaussures et ma chemise qui m'alourdissaient ; Il m'était impossible d'enlever mon pantalon et cela m'ennuyait. Quant à Monique, sa petite robe courte ne gênait pas trop nos mouvements.

Et je me mis à nager. Mais où aller ? Vers où me diriger ? Aller vers l'inconnu, nager jusqu'à épuisement et puis mourir. L'essentiel, c'était de pouvoir aller tout droit devant et d'éviter les détours. J'avais ainsi l'espoir d'atteindre une berge à moins de mourir avant. Les vagues étaient hautes et je ne pouvais avancer que très lentement. Je me fatiguais vite aussi. Il fallait à chaque fois m'arrêter et par quelques artifices reprendre mon souffle.

Pendant longtemps j'ai nagé, j'ai lutté contre la sauvagerie de la lagune et des autres éléments en furie, toujours chargé de mon précieux fardeau. Il est arrivé des moments où je n'en pouvais plus. J'étais à bout de forces et de souffle. Mes membres affaiblis par l'effort refusaient d'obéir à mon cerveau et j'eusse été seul

CamScanner

que je me fusse laissé couler. Mais j'avais Monique dans les bras. Et il fallait tout tenter pur que Monique vive. Il fallait qu'elle comprenne et accepte sincèrement que je l'aimais et qu'elle était tout pour moi. Je pensais à tout cela et je me disais à moi-même : « Courage, encore une brasse ; oui, une autre ; voilà, comme ça, continue. » Chaque brasse me coutait un effort surhumain, mais il fallait toujours en recommencer une autre, puis une autre encore.

La tempête cependant baissait d'intensité. Le vent et les vagues se calmaient. Et soudain, levant les yeux devant moi, je vis de la lumière clignoter dans le lointain. C'était sans doute le village d'Etuéboué ou bien un campement de pêcheurs. Mais comment arriver jusque là-bas ? Je n'en pouvais vraiment plus. Je compris que j'allais mourir et je fus indifférent à cette angoissante découverte. J'étais trop las et je ne pouvais rien faire d'autre que de m'abandonner à une douce torpeur. Mon bras gauche serrait toujours le poignet de Monique. Dans un dernier effort j'attirai la jeune fille près de moi. Mais j'étais fatigué. Je fermai les yeux et ne fis plus un mouvement. Alors comme dans un cauchemar, je sentis que je m'engloutissais dans l'eau. Je voulus respirer et l'eau me remplit les narines, me coupa le souffle.

Je sombrai dans le noir.

CHAPITRE III

J'ai senti une douce sensation de chaleur pénétrer en moi ; j'ai perçu des voix qui murmuraient je ne sais quel secret. J'ai respiré une délicate odeur de poisson qui embaumait l'air. J'étais si bien dans cette demi-torpeur qui éloignait de moi toute réflexion. Mais j'étais obligé d'ouvrir les yeux et de regarder autour de moi. J'ai ouvert les yeux. D'abord les images me sont apparues floues, puis sont devenues plus nettes. Je me rendis compte que j'étais étendu dans une pièce presque carrée avec d'un côté la couchette de bambou, de l'autre le grand séchoir des poissons pêchés chaque jour, puis, au fond, dans un coin, une vieille malle en bois, noircie

CamScanner

par la fumée et sur laquelle on avait déposé quelques ustensiles de cuisine.

Le vieil homme qui se penchait sur moi était plutôt petit, râblé avec des articulations nouées, une tête chauve. La vieille femme assise sur un escabeau tournait vers moi sa figure ridée et affable. Le feu de bois craquait dans l'âtre et chauffait la paillotte. Et les deux vieilles personnes me regardaient en silence.

– Monique, où est Monique ? demandai-je.

Le vieux pêcheur promena sa grosse main sur mon épaule comme pour me calmer.

– Ma femme ! criai-je, je veux ma femme.

Je me levai du lit et chancelai. Le pêcheur me soutint et doucement nous sortîmes de la case. Il faisait bien jour et j'étais dans un petit hameau de pêcheurs. On me conduisit dans une autre cabane. La pièce était éclairée par une lampe-tempête. Un jeune homme de vingt ans, assis sur une chaise, semblait surveiller une forme étendue, sur une couchette et recouverte d'un drap blanc.

Mes jambes étaient devenues molles et le cœur battant à se rompre, je marchai vers la forme blanche. Je m'agenouillai à côté d'elle et levai le drap. Monique était là, étendue, les yeux clos, le visage sans expression. Elle dormait sans doute ou elle était encore évanouie. Ma main caressa son visage. Dieu, que son corps était froid et dur ! Tremblant de tout mon corps, je posai ma main sur le sein gauche. Rien ! Aucun battement !

Monique, ma Monique était morte.

J'ai pris ce corps inerte et froid contre le mien et j'ai voulu le réchauffer. Mes lèvres ont couvert de baisers ce cadavre à qui je voulais redonner le souffle. Mes larmes ont baigné ce visage longtemps méprisé puis adoré, ce visage qui ne pouvait plus me sourire.

Et puis je suis resté stupide sans réfléchir. À quoi aurais-je pu réfléchir ? Je me sentais si seul au monde, si impuissant devant la vie. Tout tournait autour de moi, tout était incertain. Je croyais rêver tant la réalité me paraissait irréelle. Derrière moi, la voix du vieux pêcheur s'éleva pour la première fois.

– Je revenais de la pêche hier soir. La tempête venait à peine de se calmer que je vis près de ma pirogue deux corps qui

CamScanner

semblaient couler. Je vous ai emmenés à la maison. On t'a ranimé mais la jeune fille…

– Elle était déjà noyée ? demandai-je

– Noyée, non. Mais morte.

Je le regardai d'un air surpris.

Il retourna la tête de Monique :

– Vois, me dit-il.

Je vis une mauvaise plaie tout juste sous la nuque. L'os du crâne devait être fracturé à cet endroit-là. Sans doute, tombée à l'eau, Monique était descendue en profondeur et, en remontant en surface, elle avait violemment heurté la nuque contre l'hélice du bateau. Peut-être avait-elle été tuée sur le coup. J'avais donc désespérément lutté pour ramener sur terre un cadavre.

– Je vais dans mon village chercher des gens qui vont s'occuper du corps.

Le vieux pêcheur chargea son fils de m'accompagner et il me donna quelques conseils :

– Mon fils, la vie est ainsi faite de bonheur, de misère, de séparations déchirantes. Nul n'est à l'abri des vicissitudes de la vie. Le problème est de s'y faire, de s'habituer aux malheurs de telle sorte qu'ils n'aient pas trop de répercussions sur l'équilibre de notre existence.

L'équilibre de mon existence, pourrais-je jamais parvenir à l'établir ? Je l'avais déjà perdu. Il y avait Monique ; après de longs mois de souffrance, elle était arrivée à me sauver. Mais maintenant j'étais seul, trop seul et le coup avait été trop fort pour que je puisse me ressaisir.

Le jeune pêcheur et moi avancions sur la sente envahie à certains endroits par les broussailles. Quand nous sommes arrivés à Akounougbé, les enfants étaient toujours à leurs jeux, chaque personne vaquait à ses occupations habituelles et cela me surprit presque. J'avais dans l'esprit que chaque être devait être triste ce jour-là, que le monde entier devait pleurer Monique.

*
* *

CamScanner

On a ramené le corps de Monique à Akounougbé. On l'a enterrée. C'est fini. Jamais plus je n'allais revoir Monique, jamais plus je n'allais entendre sa voix si douce et toujours empreinte d'amour.

J'ai pleuré doucement, longuement, sans prêter attention aux gens qui essayaient de me consoler.

Dans ma chambre d'enfance, la chambre même où je voulais vivre un mois de bonheur plein avec Monique, j'essayai de ranger mes pensées. Il m'apparut que très souvent, on ne découvre dans son cœur l'importance d'une personne que quand on l'a perdue. Après Monique, il y avait ma mère, certes ; mes frères aussi. Mais ma mère ne pouvait pas remplir le vide laissé par Monique. Personne n'était capable de combler ce vide.

Doucement, derrière moi, maman est entrée. Elle sanglotait :

– Ébinto ?

– Oui, maman…

– Mon petit Ébinto, pourquoi as-tu fait cela ?

– Je ne comprends pas, maman.

– Tu l'as tuée.

– Qui donc ?

– Ta femme.

Que pouvais-je répondre ? D'une manière ou d'une autre, j'étais responsable de la mort de Monique.

– Elle l'a écrit, ta femme. Il y a quatre mois de cela. Elle disait que tu ne l'aimes pas et qu'elle avait l'horrible pressentiment que tu voulais la tuer.

Assommé, j'ai pourtant essayé de réfléchir. Alors seulement une foule de détails ont afflué à ma mémoire. L'attitude ambigüe de Monique, son obstination à vouloir arriver la nuit, tout cela m'amena à une triste et terrible appréhension : Monique se serait-elle suicidée ? Je n'avais peut-être pas réussi à la guérir, à lui faire oublier la vie d'enfer qu'elle avait vécue. Et j'avais été trop égoïste pour ne pas m'apercevoir que si je nageais dans le bonheur, Monique, elle, continuait à vivre un enfer insoupçonnable.

CamScanner

– J’aimais beaucoup ma femme, maman. Mais personne ne peut me croire ni me comprendre.

Moi-même, je n’arrive plus à comprendre. Me retrouver dans tout cela ? Le rêve, la réalité : non, vraiment, je ne pourrai jamais savoir où ces deux choses se séparent ; J’essaierai peut-être de saisir MA réalité dans ce monde chaotique où tout se heurte. Plus tard peut-être, quand j’en aurai le courage. Maintenant, je renonce à réfléchir. Je ne veux plus me torturer.

Je suis sorti et j’ai commencé à siffler. Je crois qu’on m’a pris pour un fou.

Ayamé, 25 août 1970.

CamScanner